

**Académie Royale**  
**de Langue et de Littérature**  
**Françaises**



BULLETIN

TOME III — N° 4  
AOUT 1924

## SOMMAIRE

<b>Les « Théories » d'Anatole France, lecture faite par M. Jules Feller, en la séance du 14 juin 1924.</b>	75
<b>Chronique :</b>	
Le quatrième centenaire de Ronsard	105
L'Académie française	108
Election	108
Concours.	109
<b>Bibliographie</b>	111

---

# LES « THÉORIES » D'ANATOLE FRANCE

Lecture faite par M. Jules FELLER, en la séance du 14 juin 1924.

## I.

Quand on a franchi la soixantaine, les surprises intellectuelles se font rares. Pourtant ce me fut une vraie surprise, il y a quelques semaines, d'apercevoir à l'étalage d'un libraire, sur un grand in-octavo à couverture bleue, ce titre à la fois prometteur et menaçant : « Les théories sociales d'Anatole France. » L'ironique prière de Voltaire vint errer sur mes lèvres : « Seigneur, protégez-moi contre mes amis ; quant à mes ennemis, je m'en charge ! » Or celui-ci était un ami, je le devinais aux titres de l'auteur. Et aussitôt j'imaginai la scène qu'avait dû produire l'entrée du livre à la villa Saïd. Je l'imaginai naïvement, avec le peu que je sais des personnages, sans autre idée que de donner un corps à une première impression hostile.

C'est Paul Gsell qui introduit l'ami dans la place.

« Il y a du nouveau, maître. Voici un gros livre qui vous concerne. »

Le vieux lion se détourna de l'estampe ou du bouquin précieux qu'il avait en mains. Il lut le titre : *Les théories sociales d'Anatole France*.

« Ah ! Est-ce la suite de l'*Etude psychologique* de M. Michaut ? »

— Non, ce n'est plus de Fribourg, c'est d'Alger aujourd'hui que nous vient la lumière.

— Et de qui ?

— De M. Maurice Gaffiot.

— Le nom m'est inconnu.

— Docteur en droit, licencié es-lettres, lauréat de la faculté de droit d'Alger ».

Le maître prend le livre et le regarde avec les yeux froids du petit Pierre qui recevrait d'un oncle zélé quelque réduction de la tour Eifel.

« Hélas ! c'est trop. En vérité, mon cher ami Gsell, les critiques me « gâtent » ! »

— Vous avez peur, n'est-ce pas ?

— Il y a de quoi ! Que va-t-il dire de moi, ce juriste, docteur en droit ? de moi, docteur en courbes, en spirales, en volutes ? en courbes qui oublient de s'incurver symétriquement ; en spirales qui s'amussent à tourner pour s'évaser follement à l'infini ; en volutes qui s'aillent de feuilles oblongues d'où jaillissent, en guise de bourgeons, des têtes minuscules tirant la langue. N'est-ce pas le cas de dire à ce livre, bien intentionné sans doute : « Qu'y a - t-il de commun entre toi et moi ? »

— Oui. Seulement, jadis, c'était le docteur rigide qui faisait tomber ce mot cruel sur une mentalité de femme et de mère ; cette fois c'est le poète qui l'adresse à l'homme de loi. C'est un peu mieux en situation.

— *Quot libras in doctore summo...*

— Eh bien ! ne lisez pas ce livre !

— Au contraire ! On me présente un miroir : ne pas s'y regarder, ce serait de la superstition. Il y a tant d'années que je me cherche, et voici un savant qui m'a trouvé, qui m'a réduit en formules ! Certes, il faut saisir toutes les occasions de s'instruire..., bien qu'on s'instruise presque toujours à ses dépens. Je ne serai pas fâché de voir comment me synthétise un jeune homme sérieux, qui a lu tous mes bouquins, et qui, ne l'oubliez pas, est docteur en droit. »

Anatole France feuilleta le livre.

« Ce jeune savant doit avoir la patience d'un Allemand. Il a dû lire, — j'en suis effrayé pour lui autant que pour moi, — chacun de mes volumes, et les plaquettes, et les discours, et cent articles éparpillés, et mille articles de mes critiques. Il a traité tout cela, puits de Grenelle et tours de Notre-Dame, avec le même respect ; et, tombant en arrêt devant chaque bout de phrase qui lui semblait recéler une intention, il a inscrit sur des fiches, pour les classer, ces apparences dansantes d'idées folles. Il a composé de mes bacchantes avinées une philosophie sociale.

— C'est grave.

— Ah ! monsieur, ce n'est pas si léger que les *Propos de la villa Saïd*, mais c'est bien plus « conséquent » n'est-ce pas ? Anatole France a une doctrine ! France philosophe, France sociologue, France apôtre ! Enfoncé, le romancier aux contes voltairiens menés tout de guingois, qui, loin de ménager au lecteur des excursions savamment calculées, le promène au hasard des idées qu'il rencontre ; des idées de chien, ou de sauvage, ou de bohème, ou de révolté. Vivent les « théories sociales » d'Anatole France !

— Oui, c'est comme qui dirait une « promotion ».

— Vous en doutez ? Voyez-vous, mon ami, vous êtes trop sceptique... Il faut à un talent, fût-il aussi fragile que le mien, une consécration. C'est la science universitaire qui la donne. Ceci est le vésicatoire de la critique sérieuse.

— Vous dites cela sans rire !

— J'explique un mécanisme. Quand un auteur a livré au public, chaque année, pendant cinquante ou soixante ans, son volume bien ou mal conçu, il devient l'idole des uns et la proie des autres. On ne se gêne plus pour enfoncer des clous dans le fétiche.

Et c'est la gloire !

Tant que la popularité n'est pas venue, on a, pour tout critique, des journalistes complaisants, la coterie des amis. Entre deux rendez-vous, ceux-ci disent en passant un mot de votre œuvre. Si le succès s'affirme, la critique titrée s'émeut et discute votre talent. C'est encore supportable... Au reste, j'ai fait de même dans la *Vie littéraire*... Plus tard, devenu patriarce, la philologie s'empare de vous pour de grandes études analytico-synthétiques. C'est le moment difficile. Gare à vous, si vous avez été un homme, un être qui a évolué, qui a usé de la faculté de se contredire, de se renouveler, de se déboîter en métamorphoses successives.

— Le plus sûr serait alors de faire l'opinion soi-même : *Confessions*, *Mémorial de Sainte-Hélène*, *Conversations de Goethe avec Eckermann*, *Mémoires d'Outre-tombe*, *Victor Hugo raconté*, *Avant, pendant et après l'exil*, etc., etc. Mais vous vous attardez à nous dire les fugitives impressions d'enfance de Pierre Nozières, et vous me permettez à peine d'imprimer quelques « *Propos* ».

— C'est imprudent, je le sais ; mais le petit Pierre m'amuse. Cependant les critiques à longue vue vous livrent à la vivisection. Tantôt ils vous traitent comme une unité invariable, tantôt comme une matière fongible à peine distincte du milieu ambiant. Sous couleur d'analyse, ils déplacent votre originalité, ils dissolvent votre personne, ne vous laissant qu'un talent équivoque d'emprunteur et des contradictions de fantoche. Mais qu'importe ? Se voir mal compris d'aucuns, n'est-ce pas simplement la couronne d'épines de la Gloire ?

— Mais, après les Zoïle, « Homère respecté

Est jeune encor de gloire et d'immortalité » !

— Ne nous y fions pas trop ! Il n'y a plus d'Homère, plus d'Ésope, plus de Thésée, plus de Lycurgue, plus de Romulus ni de Numā ; et, ce qui est terrible, c'est que la critique a raison... »

J'aurais voulu entendre une conclusion ; mais Anatole France n'avait pas encore lu le livre, ni moi, devant cet étalage. Le vieux lion plongea son index habile dans la table des matières, et il laissa tomber le mot « c'est sérieux ». Puis il lut la dernière demi-page, que j'étais en train de parcourir, et un sourire ironique glissa sur ses lèvres. Et la scène s'effaça...

## II

Maintenant j'ai lu ce livre. Il est sincère, honnête, respectueux, sérieux, compact. Il a toutes les qualités d'une thèse de doctorat en droit, de celles qu'on revêt de l'*imprimatur* : ampleur du sujet,

grandeur de l'effort, ordre et exactitude, habileté même dans l'exécution. Il en a deux de plus : la nouveauté et la hardiesse. C'est une nouveauté que la faculté de Droit s'attelle à l'étude d'un littérateur. Il est vrai que le littérateur est ici ramené au mètre de la matière juridique, mais le Droit ne pouvait l'étudier autrement. Par malheur, le sujet garde ses connexions avec la fantaisie et l'imagination, ennemies éternelles du juriste. En ce point la tentative fut peut-être un peu trop hardie. Aux qualités ordinaires qu'exige la Faculté, il aurait fallu joindre le sens historique, la pénétration psychologique, et la grâce et le sourire, toutes qualités que le Droit ne réclame pas à l'ordinaire de ses aspirants au doctorat. Je ne veux pas insinuer que M. Gaffiot manque tout à fait de souplesse, — on n'est pas lecteur assidu d'Anatole France impunément, — mais a-t-il assez tenu compte des lois du roman ? et des lois de la formation des idées ? et des lois de leur expression ? et des lois enfin de leur impression sur le lecteur ? Combien de fois, au cours de ma lecture, devant les pages les mieux étoffées de maximes puniques et de citations contradictoires, il m'est arrivé de regimber, de m'écrier : « Je voudrais bien savoir ce qu'Anatole France a pensé de tout ceci ! » Ce qu'il a pensé, je pourrais me l'imaginer pour moi en une petite comédie intime, mais je ne voudrais pas continuer le jeu d'endosser mes réflexions au grand romancier. Il serait, lui, trop indulgent. Peut-être se bornerait-il à rire en tel endroit, comme s'il rencontrait dans quelque traduction officielle de Lucien un amusant contre-sens. Prendrait-il la peine de se défendre à fond ? Ne se contenterait-il pas de froncer les sourcils ? De quelle couleur serait sa « reconnaissance » d'avoir été si bien épluché, décortiqué, coordonné et découpé en bréviaire ? Il serait capable de sourire, comme souriait Renan quand on lui prêtait les plus noirs desseins. Non, cette cause doit être plaidée en dehors de lui, si mal qu'elle doive l'être. Elle a une portée générale. Elle apparaît comme une des plus sérieuses à débattre entre la littérature et la critique. Non pas qu'il s'agisse de contester à la critique aucun de ses droits, même celui de se tromper ; mais il s'agit d'une question de méthode et de logique, il s'agit de confronter les idées et le langage, en montrant le mécanisme de la généralisation et ce que M. Paulhan a si bien dénommé la logique de la contradiction <sup>(1)</sup>, contre cette méthode injuste d'isoler les textes et de les interpréter *in abstracto*.

En 1913, M. G. Michaut, après beaucoup d'autres, avait disséqué le talent littéraire d'Anatole France. <sup>(2)</sup> Il avait déterminé les qualités de l'intelligence, de l'imagination et de la sensibilité du grand romancier, et dosé le degré de ces qualités. Il avait diagnostiqué

<sup>(1)</sup> FR. PAULHAN, *La logique de la contradiction*, Paris. Alcan, 1911.

<sup>(2)</sup> G. MICHAUT, *Anatole France. étude psychologique*. Paris, Fontemoing.

chez le patient une réelle incapacité de construire, du scepticisme, de la propension à se laisser séduire par le mystérieux, un grand amour du passé, une intelligence égotiste et subjective. Incapacité de sortir de soi, défavorable à l'invention ; absence d'imagination créatrice ; d'où tendance à emprunter, à imiter, à se répéter soi-même. On concède au sujet de la fantaisie, de l'humour et cette imagination inférieure capable de combiner des matériaux trouvés par d'autres. Au point de vue esthétique, on lui accorde le souci de la forme, la souplesse artistique, la délicatesse. Mais, quant à sa sensibilité en art, en philosophie, en religion, en humanité, on la montre toute d'origine voluptueuse et sensuelle.

Cette consultation, appuyée de milliers de citations, administrée, sinon avec admiration, du moins avec toutes sortes de politesses, n'a pas abîmé Anatole France dans le gouffre profond où la critique plonge les plagiaires, les parasites, les libertins, les érotomanes : c'est la meilleure preuve de la solidité d'Anatole France. Le public ne s'est pas trop ému d'apprendre que son auteur favori montrait plus d'imagination « constructive » que d'imagination « créatrice ». Évidemment si, en butinant ainsi partout, sur l'Hymette, en Sardaigne, parmi les fleurs de tilleul et parmi les fleurs de bruyère, il est parvenu à composer un miel d'une saveur particulière, c'est que les phénomènes de l'emprunt et de l'imitation n'ont pas autant d'importance que les découvreurs de sources voudraient le faire croire ; c'est que l'on n'a pas analysé en regard le phénomène de la création fantaisiste chez nos romanciers d'aventures, ni recherché de quels ressorts commodes elle procède, pour décider quel genre d'imagination est le plus génial et le plus noble ; c'est que l'on n'a pas examiné si, en notre siècle, avec tout le passé de civilisations successives que nous avons derrière nous, il était possible à un auteur raffiné, non ignorant de ce passé, de créer des œuvres en dehors du courant scientifique et artistique qui entraîne tout. Supposez un homme qui voyage à travers les siècles autant et plus que dans le présent, par les historiens, les géographes, les archéologues ; par les poètes, les orateurs, le théâtre, l'église ; par les tableaux, les statues, les monuments, les musées ; par les mythes, les cultes, les rites et les coutumes, que sais-je encore ? Pour peu qu'il ait d'imagination, il *voit* le passé et il le revit mieux que vous ne voyez et vivez le présent. Il s'agit bien pour lui de copier des citations ! Ce que vous appelez des citations, le plus souvent il ne pourrait les localiser ; il les a digérées. Faites-vous donc le calcul de vos emprunts journaliers à la boucherie, à la boulangerie, aux halles, au marchand de vin ? Anatole France regarde-t-il l'antiquité à travers des formules de manuels, qu'il mettrait ses efforts à dissimuler ? Croyez bien qu'il s'est fait des images, des tableaux, des panoramas, des films de ces mondes anciens où vous croyez qu'il regarde péniblement et discursivement à travers des textes et des pièces d'archives.

Comme on ne peut connaître le passé que par les documents du passé, tout le problème revient donc à savoir comment le poète s'assimile les documents. On se doute que ce n'est pas tout à fait comme un philologue ni dans le même but. On aura beau multiplier les fiches qui accusent des imitations, conscientes ou non, on n'aura pas résolu le problème capital, à savoir : comment il se fait que ces matériaux disparates soient devenus l'édifice qu'on admire. Quand la critique a retrouvé tous les moellons mis en œuvre par le génie constructeur d'un La Fontaine ou d'un Molière, elle en est au même point que l'archéologie, triomphant d'avoir démontré que le gros œuvre de telle cathédrale est bâti en pierre de Tournai.

Ainsi l'ouvrage de M. Michaut nous avait appris qu'Anatole France n'échappe point à cette loi commune que rien ne se crée de rien. Il a précisé une loi que l'on connaissait déjà par beaucoup d'études de ce genre, sur Dante, sur Malherbe, La Fontaine, Molière, Corneille et cent autres. Qu'Anatole France fût un lettré, un fureteur, grand amateur de livres curieux, de bibelots, de reliures anciennes, d'éditions princeps, d'estampes ; qu'il fût grand lecteur, collectionneur d'opinions, de légendes, d'anecdotes, de paroles typiques, de descriptions révélatrices, on s'en doutait ! L'a-t-il jamais caché, lui qui aime tant à se raconter ? On devinait, bien avant M. Michaut, qu'il n'avait pas composé de rien ces contes antiques, où il essaie en artiste de nous inculquer le sens de l'histoire, soit la sensation du milieu homérique, soit la mentalité de Cadmus le phénicien, soit la vraie philosophie d'Epicure, soit l'astuce de sauvage de Komm l'Atrébate, soit la lutte entre l'esprit païen et l'esprit chrétien dans l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle. On devinait que l'auteur de *Thaïs* avait dû se familiariser avec l'hagiographie égyptienne du III<sup>e</sup> et du IV<sup>e</sup> siècle ; et nous regrettons, nous, qu'il n'ait pu connaître la Thaïs et le Paphnuce du *Poème moral* publié seulement par Cloetta en 1886, parce qu'il aurait pu en tirer quelques traits de naïveté qui l'auraient charmé. Ces appréciations divergentes qu'il nous servit sur la valeur de l'histoire et sur les historiens, on les acceptait comme les résultats immédiats d'enthousiasmes ou de déceptions éprouvés à la lecture des auteurs anciens ou de leurs interprètes. On savait qu'Anatole France a butiné dans tous les vergers, et notre plaisir était précisément de voir que toutes les odeurs, les saveurs et les couleurs des idées et des sentiments de ces générations disparues revivaient dans ses livres évocateurs ; musées rares, musées en action, où l'on apprend l'histoire avec moins d'effort que dans Mommsen ; où, si on la connaît, on aime à saluer de vieux souvenirs et de vieilles figures, éclairées d'une lumière nouvelle qu'on ne soupçonnait pas. Enfin, par surcroît, on sentait une chose que la critique s'est abstenue de mettre en lumière : ces romans et ces contes à la Voltaire ne sont pas des produits purs de l'art pour l'art. L'auteur, qu'on nous a dépeint comme un voluptueux dilettante, tend par



toutes les puissances de son âme à nous libérer peu à peu des fausses opinions et des préjugés vulgaires. Le plaisir qu'il a ressenti à mieux comprendre, les éclairs de vérité qu'il a captés dans ses vagabondages d'érudition, il veut manifestement les faire passer dans l'esprit de ses lecteurs. La critique s'est gardée de lui prêter cette intention. Elle n'a pas analysé l'espèce d'émotion intellectuelle qu'il nous insuffle et elle affecte de croire que c'est un résultat indépendant de sa volonté. Elle répète qu'Anatole France n'est pas un homme d'action, que l'action lui répugne, qu'il a préféré se poser en contemplateur en face de la vie. Comme si composer soixante volumes et répandre ses idées n'était pas une action, un mode d'action aussi important que tout autre ! Comme s'il fallait pour être homme d'action, entrer comme Barrès à la chambre des députés et substituer des discours à des romans ! Ainsi toute la noblesse de son travail lui a été retirée : on ne lui a consenti que des qualités de courtisane. C'est la suprême injustice.

Maintenant, après les enquêtes de MM. Morel, Faguet, Gaston Deschamps, Georges Renard, Ernest Charles, Victor Giraud et d'autres, et enfin M. Michaut, le talent d'Anatole France semble « percé à jour ». Il restait à l'examiner du côté des idées sociales et humanitaires. Après l'excès d'indignité qu'on lui infligeait en faisant de lui un amuseur nonchalant, vient l'excès d'honneur qui le pose sur un piedestal en réformateur systématique. C'est ce qu'entreprend l'ouvrage de M. Gaffiot, gravement intitulé « les théories sociales d'Anatole France ».

Le but de l'auteur (p. 5) est d'enrichir les archives de la sociologie. « Le sociologue ne doit pas faire fi des théories sociales d'Anatole France. » C'est pourquoi il se propose « d'en faire l'analyse et d'essayer de les ramener à un système d'ensemble, puisque leur auteur s'est interdit cette tâche ». Anatole France sera très flatté d'apprendre qu'il a fait avancer la sociologie, mais je le crois trop avisé pour entreprendre de classer tout ce que ses sentiments et ses études lui ont successivement suggéré dans sa longue carrière. Je m'imaginai que la recherche des théories sociales du puissant écrivain étaient précieuses dans le même sens que celle des qualités de son esprit et de son art, que le but en était de mieux nous faire connaître le génie d'Anatole France. Je reste persuadé que l'étude de ses théories sociales fait avancer la sociologie juste autant que l'étude de son talent littéraire fait avancer la psychologie. Mais ne prenons pas au tragique cette annonce, que l'auteur a bien oubliée quand il écrit sa dernière page.

L'inventaire est complet. On en a bien la sensation. Voici donc toutes les idées d'Anatole France sur la vie politique, sur le passé, le présent et l'avenir de l'espèce humaine, sur l'histoire et les autres sciences qui sont les sources de notre connaissance du passé et de toute préparation de l'avenir. Les voici, extraites de leur contexte,

isolées et épinglées, puis rangées en séries selon leur objet, savamment reliées entre elles par un commentaire.

J'admire un si bel ordre ... et reconnais *Thémis*.

On commence par les idées de l'auteur sur l'histoire et l'évolution humaine. Ces idées aboutissent, nous dit-on, à un désolant pessimisme. L'homme est mauvais, mauvaise la nature. Il n'y a point de bornes à la perversité universelle.

Dans une seconde partie, nous voyons Anatole France faisant le procès à la société contemporaine. Tous les rouages de la vie sociale : hiérarchie, morale, lois, justice, religion, sont impitoyablement examinés, démontés, jaugés et rejetés comme inefficaces.

La troisième partie sera consacrée aux efforts d'Anatole France pour créer et instaurer la société future. Condamnation du capitalisme, avènement du collectivisme, programme et organisation. Pourtant cette œuvre des temps nouveaux reste embrumée d'une restriction assez pessimiste aussi : puisque notre planète n'est pas éternelle, que sur cette planète l'espèce humaine ne doit jouir que d'une existence limitée, cette société future est vouée d'avance à une vie éphémère.

Voilà l'ordre savant qui a été imposé aux idées d'Anatole France. L'auteur a fait tous ses efforts pour demeurer objectif. Il a rangé son musée, puis s'est retiré. Ne lui demandez pas ce qu'il pense : M. Gaffiot n'a pas acquis la hardiesse ni l'habileté dialectique de M. Michaut. Ne vous attendez donc pas à le voir s'indigner ni dégager de cet étalage des jugements sévères et un enseignement à notre profit. Lui qui se croit obligé de souligner les contradictions à chaque page, quand il les constate dans les textes, il aurait pu se demander pourtant comment un lettré, qui juge l'homme irrémédiablement mauvais, et la société mauvaise, peut nourrir l'utopie que cet homme mauvais aura la puissance de refaire une société meilleure. D'un sac à charbon, dit le proverbe, ne peut sortir blanche farine. La plus vulgaire logique dans ces conditions, ne peut confier l'épuration de la société qu'à un *Deus ex machina*, à un *Rédempteur* pris en dehors de l'humanité et de la nature. Mais renverser cette société péniblement agencée par cet homme incapable, pour en confier la reconstruction au même homme incapable, égoïste et méchant, c'est l'inconséquence suprême. Si vraiment Anatole France avait dans l'esprit, à la fois, toutes ces conceptions disparates, il ne serait plus un être pensant ; son cerveau ressemblerait à quelque bazar oriental ou refléterait les imaginations malades et incohérentes de quelque fakir intoxiqué d'opium. On se demande où git le vice de cet exposé fidèle. L'auteur veut rester neutre, et il fait de son héros un fantoche !

Mais peut-être l'auteur a réservé pour la fin un jugement plus vigoureux. Nullement, il veut rester objectif jusqu'au bout. Voici la bien molle et bien innocente conclusion de cet inventaire de 376 pages :

« Nous estimons que les théories sociales d'Anatole France méritent d'être connues. Il est vrai qu'elles sont souvent subversives, mais elles sont conçues et exprimées d'une façon originale et séduisante ; par là... (devinez la suite !) elles incitent les lecteurs à méditer les grands problèmes dont les penseurs de tous les temps ont été justement préoccupés. »

Belle conclusion ! Il est évident que M. Gaffiot s'est refusé à prendre position ; il s'est obstiné à n'avoir d'autre but que de nous renseigner. Toute son ingéniosité s'est acharnée à découper dans l'œuvre du maître quatre à cinq mille pièces d'un puzzle monstre dont le modèle original n'a jamais existé. L'honnêteté foncière du rapporteur étant hors de soupçon, il ne nous reste qu'à choisir entre deux alternatives : ou considérer Anatole France comme un théoricien absurde, ou considérer le système d'inventaire de M. Gaffiot comme entaché d'un vice de forme. Entre ces deux jugements, le choix ne peut être douteux. Au point de vue psychologique, nous estimons que le système susdit ne peut fournir qu'une caricature de la pensée d'Anatole France. En quoi et comment ? Nous allons essayer de le montrer ; et, — qu'on nous en excuse, — il faudra bien le montrer avec une certaine insistance, puisqu'un juriste aussi lettré, aussi bien intentionné que M. Gaffiot, dont l'entreprise en soi était louable, s'y est fourvoyé.

### III

Parcourons d'abord l'œuvre et voyons comment le programme a été exécuté.

A en croire M. Gaffiot (p. 8-9), Anatole France aurait commencé par une confiance absolue dans la science, par une période de foi. La période de scepticisme ne lui serait venue qu'à l'âge de 35 ans, après 1879. Il y a là un premier malentendu, dont la cause réside dans l'emploi d'un mot général sans correction limitative. La « science » à laquelle Anatole France croit fermement en 1870 n'est pas la « science » dont il se défie en 1879. On pourrait répéter cette dénégation logique à tous les cas jugés étranges dans la vie mentale de notre auteur.

Jusqu'en 1879, dit le critique (p. 12), le panthéisme évolutionniste domine ses idées ; de 1879 à 1892, c'est le scepticisme ; enfin, depuis 1892, c'est la conception pessimiste et socialiste, aggravée en 1895 par l'affaire Dreyfus. M. Gaffiot a le bon esprit de juger cette division beaucoup plus superficielle que réelle. Mais alors, ne fallait-il pas en créer une autre, plus réelle que superficielle ? Il se contente de constater (p. 14) que le fond est resté le même, en dépit de quelques variations apparentes, et il le résume en ces trois termes : sensualisme, pessimisme, scepticisme, qui ne sont plus donnés comme trois modes successifs de pensée.

Le point le plus délicat de cet inventaire, ce sont les mille incon-

séquences qui deviennent saillantes par le rapprochement. Il faudrait les expliquer et les résoudre : on les étale et on les aggrave. Par exemple, l'auteur a fait dire à Jérôme Coignard que l'homme est méchant : c'est un mot pessimiste comme il arrive au plus indulgent d'en prononcer. On endosse le mot à l'auteur, et, de même que celui qui dit un mensonge devient dans la mentalité populaire « un menteur », voilà notre auteur qui devient pessimiste. Mais Jérôme Coignard ajoutait : « Je me retiens de dire que l'homme est un animal ridicule, par cette seule considération que Jésus-Christ l'a racheté de son précieux sang. » Ici le bénéfice de la restriction est refusé à l'auteur, parce que « M. Anatole France n'a aucun scrupule religieux » (p. 15).

Autre exemple de ce traitement des contradictions (p. 18) : « Ce n'est ni le temps ni l'espace qui fit défaut à la nature, et nous voyons son ouvrage ! », est-il dit dans *le Mannequin d'osier* (p. 12). On en rapproche une phrase du *Jardin d'Epicure* (p. 292) : « C'est la science et la civilisation qui ont créé le mal moral avec le mal physique ». « Ne nous attardons pas à concilier l'inconciliable », conclut M. Gaffiot. Pourtant ici l'inconciliable paraît bien facile à concilier. L'homme fait partie de la nature ; la science et la civilisation sont aussi dans la nature, à moins que vous ne les proclamiez surnaturelles. Quand donc la nature travaille, elle agit sur l'homme, et les facultés de l'homme sont en partie son œuvre, et les productions de l'homme, science et civilisation, lui reviennent. Avec tous ces moyens, la nature a plutôt aggravé la souffrance et le mal. Que l'idée soit pessimiste, on en conviendra ; qu'elle implique contradiction, nullement.

Nous chercherons tantôt d'où provient cette tendance à voir des contradictions partout : regardons encore fleurir le système. Si l'auteur a dit quelque part « la nature est mauvaise » et s'il a dit ailleurs : « la nature n'est pas mauvaise, elle est indifférente », on note une inconséquence, au lieu de voir dans la seconde formule une atténuation de la première (p. 18). Au sujet du mal encore, Anatole France a dit dans *le Jardin d'Epicure* (p. 88) : « Le mal est nécessaire : s'il n'existait pas, le bien n'existerait pas non plus. » Le critique ajoute, ahuri : « Cet éloge du mal est si surprenant, dans un livre du littérateur le plus sensualiste de notre temps, que l'on pourrait croire qu'il plaisante ou que c'est une appréciation passagère et isolée ; mais il n'en est rien. » Voici cette fois l'éloge du mal mis en opposition avec le sensualisme général de l'auteur. Mais M. Gaffiot n'a pas compris que son auteur donne simplement *mal* et *bien* comme des termes aussi relatifs que *chaud* et *froid*. Ceux-ci ne signifient des choses contraires que par rapport à la sensibilité humaine. Le froid n'est pas le contraire du chaud : c'est la continuation, en descendant, de la même échelle de calorique. Le degré zéro du thermomètre, froid pour la main de l'homme, est très chaud pour de la glace. Il n'y a donc point de bien sans mal, comme

à persifler les gloires boursoufflées, à flageller les ambitions stupides et sanguinaires ». Cette formule, qu'il emprunte à l'auteur des *Malinées de la villa Saïd* (p. XI), finit par faire de l'incrédule « le plus croyant des croyants » ! (1)

Recherchant les sources de cet amour d'Anatole France pour l'histoire, M. Gaffiot en découvre trois : le goût enfantin des images et des contes, l'attrait du passé, les enseignements que l'histoire fournit pour la connaissance de l'homme, pour la direction du présent et l'organisation de l'avenir. Jusque-là tout est bien ; mais qu'est-ce qui l'autorise à nous affirmer que la troisième cause est certainement « artificielle » ? Est-ce moi qui prends le mot à contresens ? Il est cependant commenté : « M. Anatole France a voulu découvrir en lui un autre motif d'attachement à ces fables... et il s'est ainsi donné l'illusion de les goûter pour les enseignements qu'elles fournissaient... » C'est trop de finesse et trop peu de justesse. L'amour de l'histoire doit forcément commencer chez l'enfant par le puénil amour des histoires et le goût des images. Les raisons sérieuses d'aimer et d'estimer l'histoire prennent corps à peine chez l'étudiant sur les bancs de l'université. Parce que le jeune Thibault ne les a pas eues au maillot, elles sont artificielles ! ce sont de fausses raisons dont le romancier s'avise sur le tard pour se justifier sa manie à ses propres yeux ! N'est-il pas évident que le sens de l'évolution manque un peu ici ?

L'exposé des idées du romancier sur l'histoire en général était relativement facile ; celui qui concerne les historiens (p. 60-64) promettait d'être plus compliqué. La verve d'Anatole France a dû se donner carrière pour et contre tant d'historiens divers et de méthodes historiques opposées ! Ici, les critiques abondantes que France a dirigées contre les méthodes, les académies d'histoire, les historiens, nous semblent exposées de façon assez confuse et reliées par des transitions souvent factices. Rapporter ce que l'écrivain a dit dans ses divers ouvrages, c'est une affaire de patience ;

(1) La protestation recueillie par Paul Gsell est encore plus énergique : « Le scepticisme » ! s'écrie le maître, on a fait de ce mot le synonyme de *négation* et d'*impuissance*. Mais nos grands sceptiques furent parfois les plus *affirmatifs* et les plus *courageux* des hommes. Ils ne nièrent que des négations. Ils s'attaquèrent à tout ce qui ligotte l'intelligence et la volonté. Ils luttèrent contre l'ignorance qui abêtit, contre l'erreur qui opprime, contre l'intolérance qui tyrannise, contre la cruauté qui torture, contre la haine qui tue. On les accuse d'avoir été des incrédules : il faudrait savoir d'abord si la crédulité est une vertu et si la véritable fermeté n'est pas de mettre en doute ce qu'on n'a nulle raison de croire... » Ainsi le « pape des incrédules » est simplement le pape de ceux qui croient autrement. Le vrai sceptique conclut à l'abstention. Il se réfugie dans l'inaction, parce qu'agir, c'est affirmer. Anatole France veut qu'on agisse ; mais prudemment, par crainte des désillusions, des dépressions, des folies, des bévues, des maladresses, il ne veut pas qu'on agisse en héros illuminé, en optimiste ignorant et candide, mais avec la connaissance âpre et dure de la vérité.

il n'y a point de recto sans verso, ni de mouvement sans matière ; voilà ce que le critique appelle un « éloge du mal ».

M. Gaffiot donne comme une « erreur constante » du public le fait de s'imaginer que la philosophie du maître est optimiste (p. 21). Mais cette illusion elle-même est un fait à expliquer ! Quand il s'en aperçoit, il affirme que ce sont les opinions sensualistes du maître qui donnent le change. On cherche comment cette confusion a pu se produire, mais la démonstration ne vient pas : la phrase n'était qu'une transition ! Cette renommée d'optimiste doit s'expliquer autrement. Si Anatole France ne pense pas beaucoup de bien de la nature, ni, dans la nature, de l'homme lui-même, au moins il libère l'homme du respect envers la nature, de la reconnaissance envers ses prétendus bienfaits ; il supprime aussi la peur, et on peut en dire autant du surnaturel. Sa philosophie est donc émancipatrice. Or, une doctrine qui tempère d'ironie la constatation du laid et du mal, qui guérit de toutes les sottises, qui affranchit des craintes déprimantes, qui assigne pour but à la vie et légitime ainsi la satisfaction des besoins et la recherche d'une honnête jouissance, qui recommande et qui pratique la douceur, la pitié, la tolérance, peut à bon droit passer pour optimiste. Le public ne se trompe que dans le détail. Il sent du reste que le pessimisme est un sentiment, comme la mauvaise humeur, et non une doctrine.

Plus loin (p. 25-28), pour montrer le scepticisme d'Anatole France, notre critique épingle des aphorismes comme ceux-ci : « Le monde n'est pas fait pour l'homme. » — « La science n'est qu'un mirage. » — « Les théories, les systèmes et les principes sont décevants. » — « Les principes n'existent pas dans la nature. » — « Nous tournons gauchement autour d'une médiocre étoile, un million de fois plus petite que Sirius. » Voilà en raccourci les exemples donnés du scepticisme de l'écrivain, et M. Gaffiot, d'accord avec Jules Lemaitre, déclare que c'est le scepticisme complet. C'est prendre le mot dans un sens bien vulgaire, car les thèses énoncées sont de vraies affirmations. L'auteur affirme, il est vrai, le contraire de ce que croient la plupart de ses contemporains, mais l'affirmation du contraire est pourtant une affirmation. Le vrai sceptique n'affirme pas, ne nie pas, il attend, il déclare ne pas savoir. Quand il parle, il procède par interrogation, il ajoute des *peut-être*, il note son doute.

Et d'ailleurs, M. Gaffiot n'est-il pas obligé, par son impartialité même, qui est visible partout, de détruire les appréciations précédentes en citant le jugement même d'Anatole France sur son prétendu pyrrhonisme : « J'ai regardé plus d'une fois, je l'avoue, du côté du scepticisme absolu. Mais je n'y suis jamais entré... j'ai eu peur de ces deux mots d'une stérilité formidable : « je doute. » (*Vie littéraire*, III, p. X.) Et M. Gaffiot avoue que tout le scepticisme d'Anatole France consiste à « douter de ce qu'il ne sait point et de ce qu'il n'a aucune raison de croire, à railler les préjugés funestes,

le travail ingénieux consisterait à déterminer strictement *dans quel sens* l'écrivain s'en prend tour à tour aux archéologues, aux paléographes, aux statisticiens. A-t-il conscience que chaque méthode est une spécialité ? Commet-il l'absurdité d'exiger de chacune ce que précisément elle se refuse, l'intrusion de l'imagination et de la fantaisie ? A-t-il, oui ou non, reconnu quelle espèce de service rendait chacune de ces méthodes spéciales à la connaissance du passé ? En résumé, Anatole France raisonne-t-il sur les historiens en lecteur vulgaire qui veut être amusé par des récits, ou en ami de la vérité, capable de percevoir ce qu'il y a d'utile dans un document bien annoté, bien commenté, bien traduit, dans une statistique en apparence hirsute et en réalité pleine de faits, dans une description générale qui, dédaignant l'anecdote et le pittoresque, totalise des milliers de faits économiques ou psychiques ? M. Gaffiot n'a pas dominé la matière à ce point. Il ne nous donne ici qu'un assemblage de pensées et de boutades, curieuses, mais tout à fait circonstanciées, sans les circonstances qui les motivent et les excusent, sans les principes qui les relieraient ou qui les montreraient incompatibles.

Le consciencieux critique se donne ensuite la peine de composer un précis des conceptions admises par Anatole France en histoire, c'est-à-dire un résumé d'histoire ancienne, médiévale et moderne telle que la comprend Anatole France. On lui aurait fait grâce de ce long rapport de cinquante pages (p. 67-117), d'autant que la matière n'en était pas trop disséminée, mais déjà condensée dans *l'Île des pingouins*, *la Révolte des Anges*, *la Vie de Jeanne d'Arc* et *Sur la pierre blanche*. Mais ce chapitre n'est pas inutile. Il est le schéma d'un *Discours sur l'histoire universelle* à la mode d'Anatole France. L'inconvénient du système, qui n'est pas imputable à M. Gaffiot, est qu'on ne peut avoir pleine confiance dans les phrases de raccord, qui, en voulant lier les citations, grossissent et déforment ; et même parfois les citations aussi, choisies, découpées pour en faire saillir les traits singuliers, grimacent étrangement.

De cette revue des faits historiques, quelle leçon se dégage par rapport à la marche de l'humanité ou civilisation ? Y a-t-il progrès ? Y a-t-il progrès dans les mœurs, dans les institutions, dans les arts ? D'une part Anatole France stigmatise l'esprit *conservateur* des sociétés ; d'autre part il atteste que le *changement* est la condition même de la vie (120-121). Il est trop facile de concilier les deux idées pour crier à l'inconséquence, et le critique, ici, après avoir exposé les deux théories du déterminisme et de l'évolution d'après Anatole France réduit très bien (p. 140) le conservatisme et la stagnation reprochés à la société à une lenteur qui est un des caractères de l'évolution sans en être la négation absolue.

Pourquoi ces deux théories du déterminisme fatal et du transformisme sont-elles suivies ici d'un chapitre sur la perversité universelle ? Est-ce une troisième loi qu'il faille ajouter aux deux pre-

mières ? Ces tableaux de la méchanceté, de la bêtise, de la malignité, de l'égoïsme inhérents à la nature humaine veulent-ils nous enseigner dans quel sens se fait et se fera l'évolution ? ou sont-ce des exagérations qu'il faut réduire ? On cherche en vain la contrepartie dans les pages suivantes du critique ; en sorte qu'Anatole France, cet esprit souriant et indulgent, semble bien n'avoir jamais varié en ce point. Et sa thèse de l'inefficacité des prétendus grands hommes est tout aussi décevante. A ce compte, la transformation de l'humanité devrait être une marche à reculons. Si M. Gaffiot n'a pas trouvé de textes montrant que cette « perversité » est toute relative, ou que le mot lui-même a pris un sens tout subjectif que les lois de la nature n'avouent pas, il aurait pu discuter lui-même la question, car il ne s'agit pas ici d'une contradiction médiocre.

Sur quelles bases constituer, dans ce milieu taré, un *modus vivendi* social ? (p. 152). Sera-ce sur la bêtise, qui est l'aptitude au bonheur et implique l'indulgence mutuelle ? Sera-ce sur la dissimulation, qu'on peut appeler tour à tour mensonge, politesse, savoir-vivre ? Sur la crainte réciproque et le respect du prince ? Sur le mépris, qui exclut l'orgueil et les rivalités ? Sur l'avarice, nom outrancier de l'économie, qui réserverait à chacun des convives de la vie une part mieux proportionnée à ses besoins ? Sur la résignation des petits, qui assurerait aux autres la tranquillité dans la jouissance ? Chacune de ces propositions paraît ironie pure et M. Gaffiot a le bon esprit de les réunir parallèlement, sans les juger contradictoires. Mais la série n'est pas terminée. Il y a l'universelle médiocrité des hommes et des choses dans les sociétés policées ; il y a la puissance du Veau d'or, nom péjoratif du capitalisme : ces bases effectives de la société moderne doivent-elles subsister ?

On devine bien sans l'intervention du critique qu'il n'y a pas de réponse aux propositions de baser la société future sur les défauts et l'incapacité des pauvres mortels. Ce sont là des conditions défavorables avec lesquelles il faut compter, non des bases. Il s'agit d'assurer le bonheur de l'homme *malgré ses vices*, mais ce ne sera pas plus à cause de ses vices qu'on ne gagne son jeu aux cartes à cause de l'absence d'atouts. Il ne faut donc voir là que des boutades isolées. Mais le dernier point, la société basée sur la puissance de l'argent, sera traité par Anatole France avec plus d'insistance. Faut-il conserver les injustices sociales qu'engendre le capitalisme : division en classes, inégalité de l'impôt, mauvaise entente et mauvaise répartition de l'instruction, relégation de la femme dans une condition inférieure ? Faut-il conserver la morale sociale actuelle, à base de charité, c'est-à-dire d'aumône, ou la remplacer par la solidarité dans le travail et le partage des produits ? On sent dès maintenant comment la position même de ces problèmes achemine l'auteur au socialisme. Et désormais, c'est moins dans les romans et davantage dans les écrits de combat que M. Gaffiot devra chercher les théories de l'écrivain. Sa marche en deviendra plus assurée.



Si, maintenant, à travers les idées accessoires qui viennent souvent, dans l'exposé touffu où M. Gaffiot ne veut rien laisser échapper, embrouiller les idées principales, nous cherchons les assises du socialisme d'Anatole France, nous y trouverons peut-être quelques disparates. Tantôt il montre que les sentiments, les passions, les instincts ancestraux, les préjugés millénaires mènent le monde (p. 174-176) ; tantôt il montre que la force qui gouverne le monde, c'est la pensée, la science et la philosophie. Au lieu de crier une fois de plus à la contradiction, nous dirions, nous, que, des deux facteurs, réels l'un et l'autre, Anatole France voit tantôt l'un, tantôt l'autre, et ne développe chaque fois que sa vue partielle du moment. Mais nous constaterions aussi que, d'année en année, averti par de graves événements, il a subordonné davantage les instincts obscurs, fauteurs de tous les usages barbares, de toutes les injustices et de toutes les cruautés, à la maîtrise de l'intelligence, de la science et de la philosophie.

A partir de là nous ne rencontrerons plus de principes nouveaux, mais seulement des applications de ces principes à la société actuelle et à la société future. Qu'Anatole France ait varié en parlant du luxe (p. 194-196), de l'utilité de l'activité humaine (p. 201), de la crédulité et de la faiblesse mentale des foules, de ses enthousiasmes absurdes et subversifs (p. 202-203), en dissertant sur les formes du gouvernement (214), sur la valeur du suffrage universel (215 et 230), sur l'impuissance des hommes d'Etat (217-221), sur les origines louches, l'imperfection et l'inefficacité des lois (241-250), sur l'opportunité des peines (269-270), sur la diversité des races (289), sur cent autres choses enfin, ne nous y arrêtons pas : cela n'a qu'une importance secondaire pour le développement de sa doctrine. Dans cette seconde moitié de son œuvre, M. Gaffiot a eu la tâche plus aisée. Le développement de cette doctrine dans ses applications à chaque organe de la société était surtout contenu dans les derniers ouvrages du maître, souvent massé en bloc et exprimé sous la responsabilité de l'auteur : il pouvait donc prendre dans le livre de M. Gaffiot une forme continue avec moins de risque. Quant à la longue description qui suit de la société future réformée et des modalités par lesquelles on l'établira, il serait trop long de vérifier si elle est conforme aux utopies d'Anatole France. Contentons-nous de faire remarquer en gros qu'elles ne sont pas exposées *ex cathedra* dans des discours aux compagnons socialistes, mais dans un roman, *Sur la pierre blanche*, avec bien des précautions. L'auteur ne s'est pas découvert. Il enveloppe cette prophétie dans le cadre d'un songe, donné à l'un de ses personnages ; le style du récit de ce songe est ironique et nullement apocalyptique. Dès lors le romancier socialiste peut s'amuser, avec un minimum de responsabilité, à fabriquer une société nouvelle sans le secours de la liberté, ni de l'égalité, ni de la fraternité, et imaginer même la procréation de neutres comme les abeilles

ouvrières de la ruche. Et une pareille société durerait sans doute jusqu'au jour où les neutres, se sentant sacrifiés dans la hiérarchie nouvelle, prendraient conscience de leur nombre, se grouperaient en syndicats, et, fatigués d'être les chapons de la farce, feraient leur Guerre des Esclaves sous la direction d'un Spartacus qui n'aurait point de maîtresse pour le trahir.

M. Gaffiot relate toutes ces élucubrations malicieuses avec un sérieux admirable. Jamais un mot de blâme, jamais une plaisanterie, jamais une épithète méchante. C'est peut-être cette attitude qui fait le plus de tort aux théories qu'il expose. Il n'est personne au monde qui puisse supporter d'être toujours pris au sérieux dans tous ses mots et toutes ses actions. C'est une question de psychologie. Or, si on songe qu'Anatole France a surtout fait parler et agir devant nous des marionnettes, et qu'il l'a fait en artiste supérieur, donnant à chacune les idées et les actes de son rôle, il faudrait au critique une belle rouerie pour le suivre à travers ses inventions.

#### IV

On l'a dit quelques milliers de fois, mais il y a lieu de le répéter sans cesse : la portée d'une idée dépend de son contexte. Les avertisseurs ont d'ailleurs beaucoup moins cherché à expliquer pourquoi. On sent vaguement qu'elle est soumise à des conditions psychologiques dont il n'est pas permis de faire abstraction. Si notre juriste l'avait senti avec une précision suffisante, il aurait conçu son livre autrement, ou il y aurait renoncé. Quelles sont donc ces conditions psychologiques ?

D'abord une idée, dans une conversation, dans une lettre, dans un discours ou une histoire, ou une pièce de théâtre, n'est pas une idée pure, d'essence uniquement logique, dégagée de tous les accidents, comme les lois scientifiques. Cette idée n'est qu'un bourgeon qui émerge d'une impression ou d'un groupe d'impressions très entachées de sentiment. Le sentiment n'est pas déraisonnable en soi, mais il n'est pas non plus la raison. Ce n'est pas le déprécier que de le concevoir comme la partie la plus animale de notre intelligence. Dans l'exercice ordinaire de notre faculté de penser et de parler, les idées ne sortent pas comme des théorèmes et des lois : elles ne sont qu'un prolongement de nos sentiments partiels et de nos passions du moment. Le sujet ne s'est point placé, avant de lancer une proposition, au degré zéro de la chaleur sentimentale. Il ne s'est point mis, comme un savant, dans un état d'indifférence absolue ; il ne s'est pas appliqué, dans cet état favorable pour un examen désintéressé, à étudier cette impression, postulante ou candidate au rôle d'idée, à expérimenter, bref à raisonner. Ainsi, dans l'usage courant, et les philosophes eux-mêmes n'y échappent guère, les idées exprimées conservent le degré de sentimentalité, la pro-

portion d'erreur et de déraison que l'on peut reconnaître dans les passions qui les suscitent.

En second lieu, une idée n'a point dans son contexte le degré de généralisation qu'elle semble acquérir dès qu'on l'isole. Là où elle est placée, l'idée n'a pas plus d'étendue que ne lui en donnent les considérations partielles dont elle émane. Elle est d'une vérité limitée. Vous êtes frappé, par exemple, à un certain moment, de quelques insuffisances de l'histoire ; vous faites le total de ces défauts en concluant que « l'histoire n'est pas une science ». L'expression exagère, certes, et cette infirmité du langage pourrait bien être une infirmité de l'esprit. Quoi qu'il en soit, le langage ne se donne pas la peine de conclure, avec une restriction prudente, que « l'histoire n'est pas, à un certain point de vue ou sous certains rapports, une science ». Nos conclusions tombent ainsi, toujours trop générales dans la forme. Leur degré réel de généralité ne reste perceptible qu'à l'aide des antécédents dont elles sont issues. Supprimez ces antécédents, l'idée aussitôt prend l'aspect d'un dogme sans restriction ni exception.

De ce que l'idée prend souvent un aspect trop général dans le langage, il résulte que l'intelligence qui la reçoit doit lui imposer une correction, si du moins elle tient à posséder la vraie pensée de l'auteur. Prendre une idée au pied de la lettre, c'est trahir son auteur.

Autre conséquence : si des considérations partielles et occasionnelles ont pu amener une conclusion générale en apparence, d'autres considérations, tout aussi partielles et occasionnelles, pourront amener, en d'autres temps, une conclusion en apparence contraire. Des réflexions enthousiastes à un certain moment me feront dire que « l'histoire est une science merveilleuse ». Cette conclusion encore tout imprégnée d'un sentiment d'admiration, le vulgaire la voit en contradiction avec celle qui précède. La contradiction n'est que dans la forme, trop générale. La phrase signifie que « l'histoire, à un certain point de vue, est une science révélatrice ». La logique abstractive perçoit des contradictions que le psychologue résout facilement en tenant compte des conditions de la pensée et du langage.

Pourquoi Dupin, qui a défendu Béranger en 1821, pouvait-il, bon catholique et parfait conservateur, innocenter les idées du bon chansonnier, que les juristes qualifiaient d'attentatoires à la morale publique et religieuse ? Parce que ces idées n'ont de vie, de valeur, d'étendue ou de généralité, de vérité enfin qu'avec les conditions et restrictions qui résultent du genre : du contexte d'abord, — c'est une chanson moqueuse et non un sermon ; — du milieu ensuite, — c'est un banquet et non un concile ; — de la situation des personnages, — qui voient en ce moment la vie en rose à travers leur coupe de champagne dans l'exaltation de leurs esprits matériels.

Il faut insister sur cette question capitale de la valeur conditionnelle des idées. La plupart des querelles, des procès, des polémiques proviennent de contre-sens. Faisons donc à ce sujet un peu de logique et de psychologie pratique, en dehors des lois idéales de l'école.

Il y a un procédé de raisonnement dont nous abusons tous, dans la vie littéraire comme dans la vie courante, ceux qui écrivent comme ceux qui parlent. Tous nous avons la manie de généraliser. Est-ce pour donner une apparence de profondeur sentencieuse à quelque idée banale ? Est-ce parce que l'esprit lui-même s'illusionne en prenant la partie pour le tout ? Laissons cette fois l'étude des causes pour ne nous attacher qu'aux faits. La tâche ingrate est ici d'expliquer ce que tout le monde croit savoir. Qu'est-ce que généraliser ?

C'est d'abord, au premier degré, sans intention d'affirmer ou de nier quoi que ce soit, créer un concept qui embrasse une catégorie entière d'êtres ou qui range des êtres jugés semblables en une catégorie. Quand on dit *l'homme* pour *tous les hommes*, on donne au mot un sens général. Quand on dit *les vertébrés*, on classe en un groupe des êtres jugés semblables, non semblables en totalité, mais par un attribut ou un groupe d'attributs. Ce procédé de *généralisation*, le langage peu débrouillard le confond souvent avec le procédé d'*abstraction*. Voyez dans Littré le développement du sens du mot *Abstrait*, vous m'excuserez alors d'insister sur ces questions de terminologie, qui produisent tant de fausses appréciations. Quand on dit *la blancheur*, on abstrait une qualité unique hors des objets qui la contiennent, afin de pouvoir parler de cette qualité seule et de la poser également comme objet. Mais quand on dit *l'homme est bon* ou *l'homme est mauvais*, loin qu'il y ait abstraction, il y a plutôt concrétion de tous les êtres humains, passés, présents et futurs, en une unité, unité toute subjective aussi. Cette unité est si commode que la pensée et le langage ne manqueront pas d'en abuser. La logique dit fort posément à ses initiés comment on crée ces unités et comment il faut en user ; la psychologie, plus réaliste, nous montre comment on en abuse.

Mais le cas précédent n'est qu'une entrée de jeu : voici celui qui nous intéresse. On généralise aussi quand on induit une opinion ou un jugement absolu d'un certain nombre d'observations particulières. Exemple : « Horace était susceptible » ; « Virgile était susceptible » ; « Racine ne l'était pas moins » ; conclusion : « *Genus est irritabile vatum.* » Pour trois constatations particulières, voilà tous les poètes englobés dans la même catégorie morale. Dans l'exemple suivant, c'est le sujet qui reste le même, c'est l'attribution ou qualité attribuée qu'on généralise : « l'histoire ne retrace pas les événements aussi fidèlement qu'ils se sont produits » ; « l'histoire ignore beaucoup des choses du passé » ; « l'histoire n'est pas infaillible dans ses jugements sur les personnes et les faits ». Voilà trois défec

tuosités constatées de l'histoire, dont les sciences expérimentales, semble-t-il, sont préservées. On en induit cette proposition tout à fait générale : « l'histoire n'est pas une science ».

Dans la vie pratique on conclut avec une légèreté plus grande et parfois d'une seule observation. Suivant la passion du moment, « l'Anglais a toutes les qualités » ou tous les défauts » ; « La presse est le quatrième pouvoir, contrôleur et régulateur » ou « elle est au-dessous de tout » ; « un dictateur est un sauveur de la patrie » ou « un exécration tyran » ; « l'académicien est un savant » ou « un être figé, réfractaire aux idées nouvelles » ; « la philosophie est la plus creuse des spéculations » ou « la science des sciences ». Il est convenu que « l'Écossais est roux, que « la lumière de la lune est blanche », que « l'esprit féminin n'a pas la puissance de l'esprit masculin », que « tout fonctionnaire est paresseux et maniaque ». Dans le peuple on ne fait pas de différence entre « vous dites un mensonge » et « vous êtes un menteur ». Telle est la monnaie courante du raisonnement humain.

Quand on analyse le procédé, il apparaît à l'évidence insuffisant. C'est pourtant le procédé usuel. Tous en ce point nous péchons chaque jour, et non seulement les caillettes en leur salon, les marchands au bodéga, mais le poète, l'artiste, le romancier, le journaliste, le professeur, tous, plus ou moins doués d'imagination et de sentiment, nous usons et abusons des belles formules générales. Anatole France aurait-il échappé au sort commun ? Le langage est un si commode instrument de généralisation ! On s'en sert avec une légèreté incroyable (et moi-même, en l'affirmant ainsi, est-ce que je n'exagère pas ?) On donne ainsi à des vues fugitives, accidentelles, partielles, un air de grandeur, une valeur de pensée indépendante des temps, des lieux et des personnes. On se fait penseur et philosophe à bon marché.

Mais hâtons-nous de placer en regard de ce système la contrepartie.

Quand nous nous laissons entraîner à formuler ces jugements généraux, nous en sommes rarement tout à fait dupes. Nous conservons bien la sensation qu'ils ne sont vrais que jusqu'à un certain degré et non pas intégralement, vrais à un certain point de vue et abstraction faite d'autres points de vue probablement aussi légitimes. Nous sentons bien que notre jugement sort de la mesure exacte ; seulement cette démesure ne nous effraie pas. Un peu d'exagération donne du piment à l'idée et la fait paraître plus belliqueuse, plus novatrice qu'elle ne l'est en réalité. Notre auditeur sera d'abord frappé, étonné, et c'est beaucoup d'obtenir l'avantage qu'une idée ne passe point inaperçue. Nous avons donc un intérêt indéniable, d'ordre sentimental et passionnel, à exagérer une opinion jusqu'au paradoxe.

Mais, que les rôles changent ; que le narrateur ou l'orateur devienne

à son tour auditeur dans la conversation : il n'aura pas perdu sa petite expérience des belles formules, il saura faire à celles qu'il entendra les corrections nécessaires. Ainsi le procédé de généralisation et de paradoxe n'est pas aussi dangereux qu'il pourrait le paraître au premier abord. En quoi et pour qui reste-t-il nuisible ? En quoi et pour qui devient-il inoffensif ? C'est un point qu'il sera bon d'examiner encore avant d'en faire l'application au cas d'Anatole France, de M. Gaffiot et de leurs lecteurs.

En ceci la réponse ne peut être d'une seule pièce. Tout lecteur n'est pas doublé d'un auteur, il ne connaît pas nécessairement toutes les finesses de la composition. Un auditeur n'a pas besoin, pour écouter, de posséder toutes les habiletés d'un orateur. Dans la conversation même, il y a des modestes qui préfèrent un rôle passif. De plus une foule ne réagit pas de la même façon qu'un auditeur isolé. Il faut encore tenir compte des circonstances de temps et de lieu : c'est pourquoi le pouvoir défend à certain moment une pièce de théâtre qu'il avait autorisée jusqu'alors. Néanmoins, en général, il n'y a personne d'assez disgracié de la nature pour n'avoir jamais joué que le rôle unilatéral d'auditeur ou de lecteur ; chacun a dû écrire une lettre, parler, raconter, argumenter, affirmer, généraliser. Il existe une expérience inconsciente des procédés du langage, même chez les hommes de culture médiocre. Comment ceux-ci résolvent-ils les cas si fréquents où il y a désaccord entre l'idée et l'expression ?

Ce n'est pas la masse qui commettra jamais le contre-sens de prendre une phrase paradoxale comme idée pure. L'idée pure existe à peine pour elle. Votre expression savamment peinte lui parle moins que le plus vulgaire chromo. Elle la renseigne simplement sur l'état de votre émotion et de votre sensibilité. Le domaine du sentiment lui est seul familier et les idées ne lui sont que des prolongements de sentiments. Au plus bas degré, un enfant que vous grondez perçoit que vous êtes fâché ou chagrin bien plus qu'il ne comprend vos raisons. Dites des choses indifférentes à un pauvre diable, mais avec beaucoup de véhémence, c'est le ton élevé de colère ou de menace qui l'émeut ; dites-lui des injures mortelles sur un ton enjoué de badinage, il sourit avec vous, content de votre bonne humeur. Ce public, évidemment, n'a rien à démêler avec un esprit subtil comme celui d'Anatole France ; mais son attitude nous aide à comprendre les gradations intellectuelles. Regardons-le fonctionner quand la logique commence à s'insinuer dans ses appréciations.

Nous verrons qu'il sait assez bien, dans les cas les plus simples, redresser le sens des mots qui atténuent ou qui exagèrent, qui resserrent ou qui étendent. Quand un laboureur dit « la bête est fatiguée », son compagnon comprend sans erreur qu'il s'agit du cheval, et du seul cheval présent devant eux. Si on avertit un Wallon qu'il « abîme » son costume, il ne pensera pas à un « abîme », mais

à une simple tache. Dans tous les pays, « aller à la ville » c'est aller à la ville prochaine et le nom de Stamboul n'a pas d'autre origine. A travers les métaphores, tout Français sait ce que signifie « une nuit blanche », « faire une scène », « la clef d'une affaire », l'*ouverture* de Faust ». Vous aurez beau murmurer en sourdine « il est *parlé* », il vient de *passer* », chacun des assistants comprendra : « il est mort ». L'atténuation délicate qu'on avait mise dans *trépas*, *décès*, *passer*, *trépasser*, *décéder*, *partir*, créée pour gazer ce qu'il y a de brutal dans le fait de la mort, ne produit pas longtemps son effet : le sens du mot atténuatif est ramené au sens du réel. C'est la revanche des esprits logiques sur les esprits fins. Ceux qui avaient voulu substituer l'idée consolante de *passage* ou de *voyage* à l'idée lugubre d'anéantissement ne trouvent d'écho que momentanément. Le mot finit toujours par passer du degré de ce qu'il dit au degré de ce qu'il veut faire entendre. Aujourd'hui *trépas* et *décès* signifient la mort, sans plus, et il faut l'intervention de la philologie pour raviver les sentiments accessoires que nous venons de noter.

De même les mots qui exagèrent sont vite ramenés au taux du réel. Les épithètes de *terrible*, *horrible*, *abominable*, *sans pareil*, *effroyable*, *immense*, *extradinaire*, tous ces superlatifs ont bien perdu de leur ancienne force. Personne ne veut être dupe des artifices du langage. Le moment arrive, — il est fatal, — où le *maestro* redevient simple musicien et la *diva* simple chanteuse. Vous pouvez décerner du *génie* à vos amis, cela ne tire guère à conséquence, puisque l'on comprendra *talent*, ou moins encore, ou le contraire par ironie.

Si des termes isolés nous passons aux idées, à ce qui mérite le nom d'idée, ce n'est plus sur la masse qu'il faut observer l'effet du langage, mais sur un public de choix. Il faut des idées trop grosses pour émouvoir les simples, et, si vous ne représentez pas les bourgeois comme des buveurs de sang, les patrons comme des exploiters féroces, le gouvernement comme un nid de chenilles voraces, je ne vous prédis aucun succès. Les prétendues idées restent là au service des passions. Nous avons donc à changer de champ d'expérience et à examiner comment réagit le peuple instruit, raisonnable, réellement ouvert aux idées.

Pour abréger cette analyse, sautons tout de suite au cas particulier, qui nous intéresse davantage, de l'écrivain vis-à-vis de ses lecteurs et des lecteurs en face de l'écrivain ; et, pour nous rapprocher d'Anatole France, restreignons la question au cas d'un écrivain qui est un penseur en même temps qu'un artiste. Pareil écrivain dédaigne les grossiers effets. Quand il procède par paradoxes, il nuance ses paradoxes. On ne peut affirmer qu'il atténue, exagère, généralise toujours en pleine conscience, car il est homme, lui aussi ; il est poète, c'est-à-dire passionné et inspiré ; et il ne décharne pas ses idées systématiquement en formules logiques. Il n'a peut-être

pas médité Stuart-Mill et Bain, mais la pratique de l'analyse lui a néanmoins donné le respect des idées. Ses écarts de logique ne dépassent pas une amplitude normale. Ils lui paraissent nécessaires pour frapper l'imagination et forcer les esprits à réfléchir, nécessaires et naturels au même titre que les figures, les comparaisons, les symboles, les prosopopées et autres moyens que la rhétorique a le tort de présenter comme des moyens artificiels. Quant à son public, d'autre part, on ne peut le considérer comme une masse homogène. Il est très varié, diversement instruit, imbu de croyances et de préjugés multiples. Il y a maints degrés entre le lecteur naïf, qui prend tous les paradoxes au pied de la lettre, et le lecteur averti, rompu aux roueries du langage en général et du style de son auteur en particulier. Quel sera l'effet produit sur les principales catégories de ces lecteurs ?

Les lecteurs naïfs sont de deux sortes. Ce que les uns et les autres ont de commun consiste en ceci, qu'ils ne possèdent pas assez la connaissance des procédés de logique et de rhétorique. Désarmés devant les coups du paradoxe, ils le recevront en raison de leur tempérament et de leurs croyances.

Si le novice se sent trop housculé, troublé dans des idées enracinées en lui par l'éducation et qui soient devenues comme son oxygène intellectuel, il regimbe, il se cabre. Pour lui la mesure se trouve dépassée. Le paradoxe n'a servi qu'à lui faire condamner et peut-être mépriser ou haïr l'auteur. Il réclame au nom de la religion, de la morale, de l'ordre social, outragés et minés sournoisement par un esprit satanique, un impie, un anarchiste.

Mais il arrive que le novice, au contraire, accueille ardemment toutes les nouveautés. Ami du paradoxe par tempérament, il l'avale tête et arêtes. A cette tendance peut concourir parallèlement une admiration exclusive pour l'auteur. Il recevra donc tout comme parole profonde, comme vérité nouvelle substituée par le génie à l'erreur courante. Là aussi le paradoxe a dépassé son but.

Mais ces deux sortes de lecteurs naïfs forment l'exception. Non que les naïfs rétrogrades et les naïfs avancés soient des espèces rares ; mais les premiers délaissent vite un auteur qui révolte leurs sentiments les plus chers, les seconds font leur éducation peu à peu grâce à l'action finalement bienfaisante que l'auteur exerce sur eux. Ceux-ci passent dans cette classe idéale de lecteurs adaptés ou accommodés d'avance, lyre dont l'auteur peut faire vibrer les cordes à son gré pour en tirer les accords, les dissonances et les mélodies qu'il voudra. Ces fervents, ces dévots ne font guère de contre-sens ni en qualité ni en quantité. Mais ce public de convertis est-il le seul que l'auteur désire ? Il préfère encore un public intermédiaire sans parti pris, qui n'apporte à sa lecture ni foi inébranlable en lui, ni ardeur destructive, ni scepticisme complice, qui s'offre simplement avec une mosaïque d'idées qu'elle consent à examiner, à discuter,



à modifier et à compléter. C'est le public français par excellence, ouvert à la nouveauté, actif, drainant les idées et les opinions partout, ni trop lâcheur ni trop tenace, ni buté ni énergumène.

Quelle sera son attitude en face du « paradoxe », pour continuer à employer ce mot commode en qui nous résumons toutes les idées divergeant des idées vulgaires ?

Ce public n'a peut-être pas reçu les leçons ou lu tous les livres de Lachelier, Ribot, Paulhan, Fouillée, Bergson, de Le Dantec, Poincaré et Gustave Le Bon ; il n'a guère d'autre expérience que celle acquise au jour le jour par la conversation, les journaux et revues générales et la pratique de la vie ; mais il s'est exercé à savoir ce que parler veut dire. Comme il use inconsciemment de l'art d'exagérer et d'atténuer dans son langage, il sait aussi qu'il doit se garder de prendre les paroles d'autrui au total et sans restriction. Les généralités lancées sous forme de paradoxes pénètrent en lui par leur amusante nouveauté d'expression, mais il sait y apporter les tempéraments nécessaires. Ainsi, par la forme qu'il revêt, le paradoxe ne manque pas son but d'étonner la pensée au même titre que les images, les comparaisons et métaphores dans l'ordre sentimental. Un auteur arrive ainsi à produire cet effet d'ébranlement des opinions banales, qui lui semble nécessaire pour contrarier les esprits et les amener à révision. Ces principes étant posés, il reste vraiment peu de chose à dire pour adapter les constatations générales de la psychologie au cas d'Anatole France et de son action sur le public, au cas de M. Gaffiot qui met en herbier Anatole France.

## V

On pourrait se poser une question préalable. Anatole France connaît certainement mieux que le public, les procédés de l'esprit humain et ceux du langage. S'il a réellement l'ambition d'exercer une action sur la mentalité de ses contemporains, pourquoi ne clarifie-t-il pas ses thèses en logicien ? pourquoi ne leur présente-t-il pas des ensembles cohérents, au lieu d'user de ces procédés d'éparpillement, d'insinuation et de demi-vérités ?

La réponse est facile. Anatole France est avant tout un conteur et un romancier. Il raconte, il décrit, il imagine et reproduit des scènes. Telle est la forme littéraire et l'enveloppe de son esprit. Pourquoi voulez-vous qu'il se déguise en philosophe discutant des thèses ?

Seulement, c'est un conteur et un romancier d'une espèce particulière et rare. Il ne conte pas ses histoires pour faire palpiter ses lecteurs par des aventures et des accidents inouïs. Tel n'est pas le genre d'émotions qu'il cultive. Ce sont des « émotions de pensée » comme disait Paul Adam <sup>(1)</sup>, qu'il entreprend de susciter. La

(1) *Le mystère des foules*, préface.

psychologie de nos passions ne l'intéresse qu'en tant qu'elle enveloppe celle de nos idées. Au delà des fibres sentimentales, il veut toucher les fibres intellectuelles. Dans ses romans il pourrait prêcher à la façon de Dumas fils, en introduisant tel personnage qui serait un sermonneur plaidant, dissertant et argumentant sans relâche : il s'est refusé ce mode bien ennuyeux et bien éventé. Dès lors le seul moyen qui lui reste pour faire passer de temps en temps quelque vérité, c'est le paradoxe survenant comme par mégarde avec un air candide et naturel.

Il faut accepter aussi que ce conteur soit un conteur historien. Les événements qu'un romancier donne comme actuels visent surtout à l'intérêt dramatique ; les événements du passé, scènes, portraits, tableaux historiques, étant connus ou censés connus, nous intéressent comme reconstitution archéologique. L'art ne prétend y mettre que la vérité et la vie. Le désir de savoir et de bien pénétrer le passé, désir qui est de passion tout intellectuelle, y domine le désir vulgaire de produire des commotions purement nerveuses. Or, le champ d'action d'Anatole France n'est pas la vie actuelle et courante. Il prend ses sujets dans le passé. C'est Epicure, c'est le vieux Cadmus, c'est l'aède aveugle, c'est Thaïs la courtisane repentie, c'est Jeanne d'Arc, c'est Théroigne de Méricourt, c'est la France à travers les âges ou c'est la Révolution. Même quand les personnages paraissent tout modernes, comme Jérôme Coignard ou l'abbé Lantaigne, Sylvestre Bonnard ou Monsieur Bergeret, même quand il nous montre le petit Pierre Nozière contemplé dans son enfance et le débrouillement de ses jeunes idées, Anatole France prend du recul et regarde les choses dans le passé. Il n'a jamais le ton de l'auteur haletant qui combat avec ses héros de minute en minute, qui vit leur destinée à mesure qu'il l'invente. Il sait ce qu'il fera dire ; ce qu'il fera faire lui importe moins ; ou plutôt les deux se confondent : l'action principale est dans la parole et la pensée.

Il faut bien accepter les conditions du jeu.

Artiste et penseur, Anatole France se propose d'inscrire dans une émotion esthétique une émotion intellectuelle. Comme l'impression d'art ne se dégage point sans matière, il incorpore cette impression d'art à une époque, à un milieu, à des personnages, à un ensemble d'actions, de mœurs et d'idées. Qu'il se propose comme but principal de déraciner nos préjugés, ou au contraire de ressusciter en artiste quelque moment précieux de la vie grecque, italienne ou française, cette question de priorité nous importe moins. But ou moyen, toujours est-il que tout son art semble tourner à nous faire douter de nos opinions moutonnières et corriger nos échelles de valeurs. Et il est arrivé sous ce rapport à une maîtrise telle qu'on ne lui demande presque plus rien d'autre, ni intrigue réelle, ni rigueur de composition, ni équilibre entre les parties de l'œuvre, ni épisodes émouvants, ni dénouement purificateur. Où réside le secret de cette magie, de cette fascination qu'il exerce sur les esprits ?

Dans la tactique. Presque tout l'art se concentre à faire vivre des personnages qui soient vrais, ni héros cornéliens, ni Amadis, ni Fier-à-bras, ni Perceval, ni Céladon. A des personnages vrais il faut un langage adéquat. France dessinera ses êtres d'humanité réelle sans y mettre le pessimisme de Flaubert ni la brutalité de Zola, ni l'impressionnisme d'Alphonse Daudet, surtout amusé des bigarrures. Il s'intéresse aux personnages en ce qu'ils sont des échantillons d'humanité, et, loin de les flétrir d'épithètes rares, il les présente et les suit avec une sorte de sympathie, indulgente et amusée sans paraître dupe. Cette présentation implique toute une philosophie, une morale tacite de pitié, d'indulgence et de pardon, qui ne va pas sans un certain mépris de la nature humaine ; mais ce mépris ne s'affiche pas, il ne transparait en somme que dans la ligne du sourire. Aux actes correspondent des paroles. Certains personnages de France parlent beaucoup et même ne font guère autre chose : ils sont destinés à traduire un état d'esprit, localisé dans un certain milieu et une certaine époque, dans une coterie ou une profession, dans un cercle d'intérêts ou d'intrigues. Tous ces gens énoncent des idées conformes à leurs passions, à leurs intérêts, à leur corporation, à leur âge, à leur milieu, à leur siècle ; des idées sur tous les sujets qui préoccupent l'homme et la société, puisque ce sont des êtres choisis en raison de leurs facultés mentales plus souvent que des énergumènes uniquement en proie à la grande passion génésique qui les empêcherait de voir le reste de la vie.

Si le lecteur ne se révolte guère contre les vérités d'Anatole France, c'est avant tout parce que ce sont les idées des personnages mis en scène. Elles ne sont pas affirmées par l'auteur comme des vérités, mais prêtées aux héros du récit comme des façons de penser pittoresques. Si une Jocaste qui se pend ne vous recommande pas la pendaison, un personnage qui énonce tel aphorisme désenchanté ne vous oblige pas à l'admettre. Que Bergeret, Bonnard, Gélis, Jérôme Coignard, des Ilettes reproduisent parfois plus exactement la pensée d'Anatole France, et que la vérité semble alors sortir de leur bouche avec plus d'autorité, c'est très probable, mais ce n'est tout de même qu'une présomption. L'auteur prétend ne reproduire que des conversations ordinaires, sans prêche ni insistance oratoire. Il y gagne l'avantage de ne pas provoquer la contradiction. Vous voudriez vous insurger contre Jérôme Coignard ? « A votre aise, répondrait l'auteur. Je vous l'abandonne. Il a dit ce qu'il a dit. Je m'en lave les mains. Où lisez-vous que je l'approuve ? »

Et, en effet, il n'approuve pas. Il n'a jamais la maladresse d'intervenir comme arbitre dans le débat. Puisqu'il joue le rôle de narrateur, il relie les scènes entre elles par des récits et des descriptions, mais il ne juge point ses personnages de haut, en protagoniste, au nom d'une philosophie vengeresse. Et le style n'est jamais plus simple et plus naturel, le ton ne semble jamais plus

candide et plus détaché que quand il leur fait énoncer une bonne « vérité ». Au lieu de lancer dans la mare des pavés tapageurs, il a l'air de jeter de la mie de pain aux grenouilles. Comment donc le lecteur aurait-il la présence d'esprit de se fâcher, de s'insurger, de dévisager l'intruse et de la séquestrer ? Cette modération a ses avantages et ses inconvénients ; il est probable que l'auteur se résigne à supporter les inconvénients de sa tactique pour en recueillir les avantages. Naturellement, il rencontrera des esprits non préparés qui ne comprendront pas. Eliacin peut le lire sans danger. Il ne verra rien que d'ordinaire, un style sans couleur et sans éclat, comme de l'eau pure, si éloigné du Chateaubriand des *Natchez* et du Victor Hugo des *Préfaces* ou de *l'Homme qui rit* que cette sobriété lui paraîtra en dehors de la littérature. Mais le connaisseur, ravi de cet art parfait, de cette attitude impersonnelle et impartiale entre le paradoxe et la sottise, se laissera séduire par la force insinuante de l'idée et conspirera de moitié avec l'auteur contre les Homais de tout acabit.

Impersonnelles, insinuantes, les vérités d'Anatole France sont en outre fragmentaires. Nous avons expliqué pourquoi. Pas plus qu'on ne le fait dans la vie, ces héros de romans ne font le tour de toutes les appréciations à émettre sur un sujet, ils ne fournissent point la conclusion dernière, ils disent leurs « sentiments » plutôt que leurs « raisons », et ce qui est absolument vrai en qualité de sentiment peut n'être que très partiellement vrai en qualité d'idée. Ainsi présentée, l'idée n'a d'autre ambition que de secouer notre paresse intellectuelle et de remettre en suspicion dans nos esprits les aphorismes banaux qui risquent de passer à l'état de dogme. C'est une goutte d'eau qui frise sur un tison.

Enfin, on se garde de réunir les paradoxes en faisceaux. Ils passent nu à un au hasard. L'auteur n'a pas l'air de leur faire la chasse ni de disposer les conversations ou les actes pour les amener à dessein. C'est que, vraiment, il n'est pas difficile d'avoir en tout des idées différentes de la multitude ! Présentées en phalange, elles formeraient une nouveauté trop redoutable, dont le lecteur s'effrayerait. Le lecteur veut bien abandonner une parcelle d'opinion, une nuance, mais il n'est pas toujours disposé à capituler en sacrifiant une portion considérable des préjugés dont il a vécu jusque-là.

Anatole France n'a donc en résumé qu'une tactique à employer, c'est de combattre en tiraillleur. L'idée fuse tout à coup, simplement, gaillarde et prudente. Si vous n'êtes pas de l'armée ennemie, après le premier étonnement, vous lui souriez, vous voilà conquis à moitié. Votre adhésion dépendra de votre degré de culture. Naïf, il vous accueillera d'accueillir le paradoxe dans sa plus grande extension ; plus expérimenté, vous le prendrez comme une protestation vraie à quelques égards ; initié, vous percevrez aisément dans quel sens

restreint l'auteur lance sa boutade. Le lecteur ennemi seul lit un livre, armé de ses préventions, pour le trouver en défaut. Celui-là ne laisse pas entamer son opinion. Un sentiment plus fort, haine de secte ou haine de cœur, le préserve de la suggestion. Mais, pour tous les autres, le plaisir et le profit intellectuel proviennent de ce qu'ils ont conscience de regarder un feu d'artifice et non un incendie.

## VI

Quand on réunit en un bloc, comme M. Gaffiot, les idées éparses d'Anatole France sur la nature, sur l'homme, sur l'histoire, sur la religion, sur la société et le gouvernement, on trahit l'auteur. On change le semeur d'idées en apôtre, en sociologue, en réformateur, en propagandiste activiste. C'est Rabelais, c'est Erasme déguisés en Calvin.

Il peut arriver qu'un poète, sur le tard, se sente très fier de voir des savants rassembler en doctrines serrées et cohérentes ces petits cailloux gaminement jetés dans la mare aux préjugés. Je doute qu'Anatole France, esprit aimable et souriant, ennemi des excès de zèle, fils de Montaigne et de Renan, tire quelque joie de se voir présenter en pessimiste et en anarchiste.

Le plus mauvais service qu'on puisse rendre à ce charmeur, c'est de vouloir réunir ses idées. Chacune de ses idées est une Galathée coquette, qui espère bien être vue avant d'arriver sous les saules : mais elle veut fuir seule. Cent Galathées simulant ensemble le même geste, partant d'un même pied, penchant le buste en mesure et relevant le même pan de tunique, n'auraient plus chance d'être poursuivies.

On rend sérieux ce qui était badinage. La boutade devient thèse. Le bonnet de fou devient tiare et le bilboquet s'anoblit en crosse. Les mots qui dans leur cadre paraissaient si gracieux, détachés de leur suite, jetés sous un faux jour, prennent un air lourd et dépaycé. Et, pour comble, toutes ces figures, tous ces costumes, violemment rassemblés en troupeau, forment un carnaval de contradictions.

Or, il n'y a rien qui discrédite plus l'autorité d'un homme que de le montrer en contradiction avec lui-même. Combien de lecteurs savent que les contradictions ne sont jamais qu'apparentes ? La naïveté humaine n'admet pas le changement d'opinion, même à long intervalle. On croit l'unité d'opinion liée à l'unité de caractère, et l'on prise beaucoup l'unité de caractère. Et puisque les gens qui n'ont pas d'idées ne comprennent pas que d'autres en aient de rechange, ils supposent à toute ombre de contradiction des mobiles infâmes.

Nous n'allons pas nier qu'Anatole France a évolué ; laissons seulement les malveillants et les immuables appeler cette évolution

« volte-face ». M. G. Michaut a fait au début de son livre un impressionnant tableau de cette évolution en rapprochant les deux bouts extrêmes. Il assigne comme but à son travail l'explication de ces deux états contraires. Les a-t-il expliqués ? les a-t-il conciliés ?

Il croit qu'il trouvera la formule de cette évolution en analysant la nature et les procédés instinctifs de l'intelligence, de l'imagination, du sens esthétique et de la sensibilité d'Anatole France. Finalement, c'est dans la *sensualité* qu'il découvre la clef du mystère. Le mot déplaisant de sensualité n'est peut-être pas celui qu'un critique équitable aurait choisi, mais, sans doute, les noms de *bonté* et *pitié*, le nom même de *sensibilité*, aux yeux de l'habile critique, ont paru recéler trop de métaphysique et de mystérieux pour s'appliquer au cas de son héros. Mais pourtant si ladite sensualité explique assez mal qu'Anatole France se détourna des puissants vers les humbles, elle n'explique pas du tout qu'il ait passé du dilettantisme à l'action. La sensualité vise à jouir. Elle l'aurait tourné vers le parti des satisfaits et des jouisseurs. Elle ne lui a donné que l'amour du confort et du bibelot. C'est la sensibilité vraie, capable de souffrir avec ceux qui souffrent, qui pousse un homme cultivé vers les pauvres d'esprit et de finance. A moins que ce ne soit l'ambition ! Mais où voit-on Anatole France désireux de jouer un rôle, de s'exhiber à la tribune ? D'autre part, la sensualité conseille l'égoïsme, le farniente et l'ataraxie. C'est le cas de Montaigne. Est-ce que l'amour du vrai, avec la sensation de plus en plus ferme qu'il existe des vérités certaines, n'ont pas travaillé à cette évolution ?

D'autres que lui, tout opposés de caractère, de sensibilité et de culture, ont évolué comme lui vers l'action, et le secret de leur conduite à tous est le même.

Quiconque pense commence par douter. Le scepticisme est un état provisoire. Le jeune candidat en philosophie, à l'imitation de Kant ou d'autres, remet en question l'existence même du monde et la réalité des objets les plus matériels. Mais, demeurât-on toute sa vie parqué « dans une bibliothèque », à goûter « le charme paisible d'une vie de renoncement », le peu d'expérience que l'on acquiert des matérialités de la vie fait passer bien des choses de la catégorie du doute dans celle de la foi. Que l'on croie à la science, ou à la beauté, ou au bonheur futur, ou au progrès de l'humanité, l'essentiel est d'avoir en soi le levain sacré d'une foi.

Et puis, même si l'on conserve des doutes, on a des sentiments et des volontés. On fait partie d'une société dans laquelle il faut agir, où l'abstention même est déjà une attitude et un mode d'action entre deux partis extrêmes. La nécessité d'agir force à dépasser les limites de la connaissance, de la certitude, à prendre position et à risquer. Sceptique peut-être en théorie sur une question, on se décide en pratique. L'action semble donc contenir en soi plus d'affirmation que la spéculation pure. En réalité, elle ne renferme pas

plus de vérité objective, pas plus de certitude subjective : théoriquement elle contient du vrai, qui se continue par du probable ou de l'incertain ; pratiquement elle contient des éléments de succès qui se continuent par des risques. Ainsi, à mesure que l'expérience augmente le nombre des certitudes, à mesure que s'accroît la nécessité d'agir, les hommes font le saut. La force impérieuse des sentiments les pousse à mépriser l'intervalle qui sépare le champ des vérités acquises du champ des conjectures. Alors on se pose comme devoir moral des actes qui ne dépendent pas entièrement de la certitude. Anatole France n'a pas échappé à cette loi. Qu'on y voie une inconséquence, c'est ne pas reconnaître ce qu'il y a de périlleux et par conséquent de généreux dans la décision. Qu'on le somme d'expliquer pourquoi il s'est résolu à prendre parti dans un sens plutôt que dans le sens opposé, c'est avouer qu'on n'a rien compris à la partie rationnelle et critique de son esprit.

Prenez les gens de lettres les plus dissemblables : Lamartine, Hugo, Guizot, Zola, Barrès, France, tous ont passé de l'expectative à l'action. Mettra-t-on chaque fois ce changement sur le compte de l'ambition ? Anatole France, comme les autres, d'année en année, par l'expérience de la vie, a davantage affirmé, cru et agi. Par quelles prédispositions intimes, par quelles méditations, par quelles études spéciales et enfin par quel hasard ou quelles circonstances extérieures l'un se dirige-t-il vers tel parti, vers telle doctrine, vers telle activité nouvelle plutôt qu'en sens opposé, c'est une autre affaire. Ce que nous avons voulu montrer dans le cas présent, c'est que l'évolution d'Anatole France a été toute naturelle, conforme aux lois de l'expérience et de la vie. Les contradictions qu'on souligne en rapprochant des phrases malgré les différences de contexte, de circonstances et d'époque ne sont que des jalons de cette évolution ; il faudrait en déterminer le sens avant de les poser en faits acquis.

Il est certainement possible d'écrire un livre qui ne soit pas faux sur les théories sociales ou autres d'Anatole France. La première condition pour y arriver sera de distinguer les temps, les œuvres, les circonstances individuelles et collectives, bref de présenter les idées dans leur état historique. Ce que l'on fait pour les événements de la vie des peuples, il faut le faire avec les mêmes précautions, la même intelligence ouverte, la même entente des conditions psychologiques et logiques, et, pour tout dire, avec la même bienveillance et le même respect, quand on veut retracer l'évolution de la pensée d'un homme, qui est un penseur, et dont les idées sont les actes importants de sa vie. Il resterait encore à vaincre cette disgrâce de les présenter trop concentrées. Il ne faut pas que des idées éparses prennent l'apparence d'une formidable machine de guerre. On y arrivera en multipliant les avertissements et les commentaires pour distinguer les temps et les circonstances. En somme, jusqu'ici,

le meilleur exposé des doctrines d'Anatole France a été donné par Anatole France lui-même dans son discours à l'inauguration de la statue de Renan à Tréguier. En expliquant Renan il s'est expliqué lui-même, dans les grandes lignes ; et il a donné l'exemple de la sympathie et de l'admiration dues au génie. Parlons de lui avec le même accent.

Les poètes, c'est-à-dire tous les créateurs, jouent le même rôle : ils nous aident à aimer la vie. Mais les idées qu'ils sèment varient suivant les temps. Orphée, au dire d'Horace, avait à détourner son troupeau d'une nourriture immonde et des violences fratricides. Un Orphée africain persuade à ses compagnons noirs d'attaquer la grande forêt sombre, humide et chaude, silencieuse et accablante, nourricière pourtant et gonflée d'abondance. Il chante les mystères et les vertus de la forêt. De saison en saison, il y fait percer des trouées ; il y crée des clairières où le soleil pénètre enfin, desséchant les marécages de peste et de fièvre, tuant les serpents et les plantes vénéneuses, faisant croître sur le sol conquis des villages et des moissons bienfaisantes. D'autres scènes réclament d'autres chants. Quand le despotisme se jouait de la vie humaine, Epictète a sans doute choisi le parti le plus sage en soulageant les cœurs des opprimés et des martyrs, en donnant une beauté morale à leur vie de souffrance, au lieu de les amener à quelque inutile révolte. Aujourd'hui, si lentement que l'humanité marche, les problèmes de la vie sont déplacés. Les lianes de la forêt sont les erreurs et les préjugés, l'ignorance et l'incompétence. Le laboratoire, la chaire, la tribune, le livre nous libèrent sans violence des tabous ancestraux. Comme le bon sorcier de la magie primitive, Anatole France emploie sa voix persuasive à notre émancipation. Il s'est moins attaché, c'est sa marque originale, à nous faire frémir et à nous prosterner en quelque désolante doctrine d'impuissance et de renoncement, de terreur et de mystère, qu'à lever une à une des interdictions, à nous persuader qu'il y a un mieux à réaliser dans le vrai, le bien et le beau, qu'il faut agir, chercher, expérimenter, construire. Il l'a fait sans promettre des merveilles, sans nous illusionner sur la valeur des hommes ni sur la grandeur ou la stabilité de ses progrès. Il dit les paroles nécessaires pour disperser le vol des rakchasas et des harpies, afin que le sacrifice ne soit point souillé. Conseiller prudent, qui montre le vrai et le faux, le bien et le mal, le beau et le hideux ! Conseiller aimable, qui n'ordonne jamais et qui nous laisse juges ! En procédant ainsi, il travaille pour l'entente et pour la paix. Ce rôle social importe beaucoup plus que les théories en elles-mêmes. Nous souhaitons qu'on s'en souvienne davantage, quand on entreprendra de réunir ces théories, afin qu'on évite de substituer à la splendide forêt grouillante de vie une inerte et ignoble montagne de fagots.

Février 1924.

Jules FELLER.



# CHRONIQUE

---

## LE QUATRIÈME CENTENAIRE DE RONSARD

L'Académie, invitée à se faire représenter aux fêtes organisées à Vendôme et à Couture pour célébrer le quatrième centenaire de la naissance de Ronsard, a chargé de cette mission M. Gustave Charlier.

M. Charlier a pris la parole en ces termes :

Au nom de l'Académie de langue et de littérature françaises, j'apporte à la mémoire de Ronsard le respectueux salut des écrivains et des lettrés de Belgique.

Si je me permets d'élever ici ma faible voix, après d'autres infiniment plus dignes de son audience, c'est que — j'en ai confiance — sa grande ombre ne repoussera point un hommage qui, à défaut d'autre mérite, a du moins celui d'une ardente sincérité.

Aussi bien, ne lui vient-il pas d'un peuple qu'il ait tout à fait ignoré. Ronsard a passé par nos provinces. Le hasard d'une ambassade auprès de Marie de Hongrie l'a conduit à chevaucher par les coteaux onduleux de notre Hainaut, les vallons verdoyants de notre Brabant et la plaine flamande aux horizons infinis. Il n'était alors qu'un page adolescent. Mais déjà le hantait le démon de la poésie, et peut-être a-t-il rêvé le long de nos canaux, contemplant la dentelle de pierre de nos églises et de nos beffrois, et admiré le faste qu'étaient nos cités, animées en ces temps par un opulent négoce, ou toutes bourdonnantes de la rumeur multiple des métiers... Du moins, un de ses savants biographes n'hésite-t-il pas à le penser. Mais je n'ose, à vrai dire, imiter son audace.

Il me suffit de noter qu'il avait de notre terroir et de nos populations si variées, une idée plus nette que ne l'a d'ordinaire l'étranger, même lettré. En 1568, dans son *Élégie à Nicolas de Nicolay*, il évoque ainsi les « nations prochaines » qui bornent vers le Nord le domaine français :

Ceux qui vont habitant les bourguignonnes plaines,  
Hennuyers, Brabançons, Liégeois et Flamands.

Avec une admirable précision, il ramasse de la sorte et condense en un distique les noms des grandes principautés qui, rassemblées sous le sceptre des ducs de Bourgogne, apparaissent comme une préfiguration de la Belgique moderne.

Ces justes notions, les devait-il à ses propres souvenirs de voyage ? Il se peut bien. Mais peut-être avait-il ravivé ceux-ci par ses entretiens avec des écrivains nés sur notre sol et qui eurent l'honneur d'entrer dans son intimité. Il en est deux au moins dont il a sauvé les noms de l'oubli, rien qu'en les gravant au fronton impérissable de ses poèmes. C'est le gantois Charles Utenhove, poète grec et latin, dont il vante, dans son *Discours à Monsieur de Foix*, l'érudition et le style d'humaniste :

Ton bon conseil, ta prudence et ta vie  
Seront chantés du docte Outhénovie,  
A qui la Muse a mis dedans la main  
L'outil pour faire un vers grec ou latin.

C'est surtout Louis Des Masures, le poète de Tournai, la bonne ville aux trois fleurs de lis, aimée déjà de Jeanne d'Arc. Celui-ci, Ronsard l'a comblé. Il lui a dédié son bel *Hymne de la Mort* et tout le cinquième livre de ses *Poèmes* ; il a préfacé d'un sonnet sa traduction de l'*Enéide* ; il lui a enfin adressé l'émouvant *Discours* où il se défend contre les accusations des protestants et où il évoque le cher fantôme de Du Bellay. Autant de témoignages d'une affection profonde que le poète belge n'a pas manqué de lui rendre. Affection durable et que rien n'a pu briser. Car on ne l'a pas assez remarqué : alors que Ronsard ôte de ses écrits le nom de Grévin, qu'il efface les éloges accordés tout d'abord à Robert de la Haye, jamais il n'a renié son amitié pour Des Masures, qui avait cependant comme eux embrassé la Réforme.

Mais Utenhove était, à tout prendre, un cosmopolite, et Des Masures un « déraciné ». Dans nos provinces mêmes, le maître eut des fidèles et des disciples. Parmi cette « grande flotte de poètes » qui répondirent à l'appel enthousiaste de la Brigade, il s'en trouve qui vécurent chez nous, et nul d'entre eux qui ne s'avoue l'admirateur et le dévot du nouveau Terpandre.

En 1560, un inconnu, Charles de Rouillon, publie à Anvers, chez le bon imprimeur Christophe Plantin, un *Premier livre d'Odes*, que nul autre ne devait du reste suivre. Et il y proclame, avec une sincérité d'accent qui ne trompe point :

Mille ans se passeront  
Que nos enfants seront  
Emerveillés d'entendre  
La bien-disante voix  
Du divin Vendômois  
Se plaignant à Cassandre.

Après lui, Sylvain de Flandre, dont le surnom bocager dit assez l'origine, esquisse, dans ses vers, une énumération des grands génies poétiques. Il vante Homère et Virgile, Sannazar et l'Arioste, mais, au bout de cette avenue glorieuse, et dominant toutes les autres, il dresse la statue du chef de la Pléiade :

Leurs esprits sont passés au beau corps de Ronsard,  
 Qui s'est récompensé d'être venu plus tard,  
 Car, suivant leur savoir, les a bien surpassés.

Même à la fin du siècle, son prestige s'impose encore à Claude de Bassecourt, qui a cependant pour Du Bartas une secrète inclination, et, dans un écrit théorique, il s'excuse de n'avoir point davantage cité le poète de Cassandre parmi ceux dont il invoque l'autorité, « encore, ajoute-t-il, que ce soit le Prince des autres, et que toutes les grâces de la poésie vulgaire fussent en lui rassemblées ».

Aux âges suivants, les guerres, les misères et l'oppression étouffent dans nos provinces presque toute vie de l'esprit. Mais lorsque la Belgique, enfin indépendante, entreprend de se donner une littérature digne d'elle, c'est encore le grand exemple de Ronsard qui semble la hanter. Comment, en effet, échapper à un parallèle qui s'esquisse de lui-même entre vos humanistes enthousiastes de 1550 et les lettrés que ralliait chez nous, aux environs de 1880, l'étendard de la *Jeune Belgique*. Ils étaient les uns et les autres ivres de poésie et de jeunesse, emportés par une conviction profonde, animés d'une foi ardente en la beauté, et très décidés à faire triompher le hautain idéal qu'ils portaient en eux. En vérité, et toutes proportions gardées, la *Jeune Belgique* fut pour nous comme une Pléiade plus proche, mais aussi combative. Et comme pour souligner ces analogies, l'un de ces novateurs d'il y a quarante ans, Albert Giraud, rimait, en pleine bataille littéraire, une *Chanson de la Pléiade* où il exaltait l'ardeur joyeuse de la Renaissance, mais où il mettait aussi un peu de ses propres ferveurs et de celles de ses compagnons d'armes :

Pour griser les âmes dansantes  
 Des parfums du printemps railleur,  
 Nous fustigeons de fleurs récentes  
 Le sein de l'antique Douleur.

Et grâce à nous, les vieilles choses  
 Chantant sur des rythmes nouveaux,  
 Les aveugles verront des roses,  
 Les sourds entendront des oiseaux !

Ces antiques relations et ces rencontres plus récentes de vos poètes et des nôtres, tels sont, Messieurs, les titres dont nous nous réclavons pour prendre une modeste part à ces fêtes de la Poésie. Mais

il est une raison plus impérieuse encore, et qui justifie mieux ma présence ici. C'est le souci d'acquitter une dette. Nous devons, en effet, à Ronsard et à quelques autres, un bienfait qui ne pourra jamais égaler l'excès même de notre reconnaissance. Pour nous, perdus aux marches lointaines de la Latinité, le grand poète est un de ces héros de la pensée et de l'art en qui rayonne le clair génie de l'esprit français. Sans rien renier de nos tendances ni de nos traditions, nous nous tournons comme d'instinct vers ces maîtres, chez qui s'épanouit en beauté une civilisation incomparable. Nous les interrogeons aux heures de doute et d'angoisse. Leur œuvre est là qui nous répond. Leur pensée nous éclaire et nous guide. Elle nous garde, au besoin, des suggestions moins sûres qui pourraient nous venir d'un ciel plus brumeux que le vôtre...

Je veux les en remercier en terminant. Car leur influence ne cesse pas de nous être tutélaire. Elle nous élève, nous affranchit et nous révèle à nous-mêmes. Elle nous a dicté notre devoir en l'un de ces jours tragiques où le destin d'un peuple se pèse et se décide. Et tout le mérite leur revient si nous avons alors librement choisi une voie qui était — et nous le savions — celle des sacrifices, des larmes et des deuils, mais qui devait être aussi — et c'est bien notre unique fierté — celle de l'honneur et celle du droit.

---

## L'ACADÉMIE FRANÇAISE

En sa séance du 15 mai, l'Académie a pris connaissance d'une lettre du secrétaire perpétuel de l'Académie Française annonçant que celle-ci a fait frapper spécialement, pour commémorer la rencontre des deux compagnies à Chantilly, des exemplaires de la médaille de Warin, à l'effigie du cardinal de Richelieu. Deux exemplaires en argent sont destinés aux archives de notre Académie, vingt-huit exemplaires en bronze à des membres belges.

---

## ÉLECTION

En sa séance du 14 juin, l'Académie a élu, au titre littéraire, pour remplacer M. Ernest Verlant, décédé, M. Hubert Stiernet.

---

## CONCOURS

L'Académie met au concours, pour 1926, les deux questions suivantes :

- I. Etudier les influences des arts plastiques sur la littérature de langue française en Belgique au cours des cinquante dernières années.
- II. Etudier la langue d'un auteur du moyen âge.

Les manuscrits devront parvenir au Secrétariat, Palais des Académies, avant le 1<sup>er</sup> janvier 1926. Ils porteront une devise reproduite sur une enveloppe cachetée renfermant le nom de l'auteur.

---

## BIBLIOGRAPHIE

Félicien LEURIDANT : *Une Éducation de prince au XVIII<sup>e</sup> siècle : Charles-Joseph de Ligne*. — Paris, Champion, 1923 ; 1 vol. in-8<sup>o</sup> de 80 pages.

Sur l'enfance du prince de Ligne, son éducation, sa formation intellectuelle et morale, on en était réduit jusqu'ici aux indications un peu sommaires de ses *Mémoires* à bâtons rompus, corroborés et complétés parfois par certains endroits des *Mélanges*. Les archives du château de Belœil ont fourni à M. Leuridant une riche moisson de documents inédits qui lui ont permis de vérifier les dires de l'écrivain et de publier, sur cette « éducation de prince », un essai judicieux et d'un réel intérêt.

Grâce à lui, nous voyons défiler, mieux qu'à la dérobée, la pittoresque théorie des gouverneurs successifs que Claude-Lamoral crut devoir donner à son fils. Voici l'abbé Du Verdier, jésuite galant, Duport du Tertre, laborieux et philosophe, le chevalier des Essarts, ignorant et colère. Après quoi s'avance, important, un disciple de Port-Royal : M. Renault de la Roche-Valin. Mais le janséniste doit vite céder la place sous la cabale des dévots déchaînés. Dans sa chaire vient s'asseoir un docte personnage, Maloteau de Villerode, généalogiste de profession, et, par surcroît, le plus sombre pédant qu'on puisse imaginer. Il a pour successeur, à bref délai, un brillant capitaine de houzards, le chevalier de Saint-Maurice, qui passe bientôt pour aimer trop son élève...

Après tant d'essais décevants, Claude-Lamoral met enfin la main sur un véritable éducateur. On ne saurait exagérer l'influence de M. de la Porte sur l'adolescent confié à ses soins. Le prince le constate lui-même : « Il m'apporta du Collège Louis-le-Grand toute cette fleur d'humanité, de littérature et d'urbanité qui fait le charme de ma vie. » Magnifique éloge, qui n'est dépassé en éloquence que par celui-ci : « M. de la Porte m'apprenait tout et ne m'enseignait rien. »

M. Leuridant n'a nulle peine à retracer, au moyen des livres et des cahiers conservés à Belœil, la méthode ingénieuse, insinuante et sensée de ce maître excellent. Or, le précepteur est poète à ses heures. Ses impromptus ravissent son élève, qui les recueille et prétend les publier. Le goût des lettres s'éveille de la sorte dans ce jeune esprit d'aristocrate. Son admiration pour son maître l'incite à rivaliser avec lui. Sous ses yeux, il compose son premier ouvrage, qu'il ne manque pas de lui dédier : le *Discours sur la profession des*

*armes*. Ainsi s'achève l'initiation qui fera de lui un écrivain, malgré le milieu hostile et les circonstances défavorables.

C'est un des mérites de la diligente étude de M. Leuridant que de remettre en lumière l'aimable figure de cet humble humaniste de Louis-le-Grand. On lui doit que l'éducation du prince de Ligne ait été, comme le note le critique, « une victoire de l'esprit français aux Pays-Bas » (1).

Gustave CHARLIER.

---

(1) Page 13 · Il n'y a nul fond à faire sur les *Souvenirs de la marquise de Créqui*. Ces prétendus Mémoires ne sont qu'une audacieuse fabrication d'un faussaire du temps de Louis-Philippe : le trop fameux comte de Courchamps. — P. 28 : L'ouvrage cité de Duport du Tertre a pour titre exact : *Histoire générale des conjurations, conspirations et révolutions célèbres, tant anciennes que modernes*. Paris, 1754-1760. 10 vol. in-12. — P. 53, l. 5 : lire *Rapin* et non *Rapsin*.

## LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

---

### Membres belges :

- MM. Alphonse BAYOT, rue Réga, 14, Louvain.  
H. CARTON de WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.  
Gustave CHARLIER, boulevard Militaire, 44, Bruxelles.  
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.  
Léopold COUROUBLE, rue du Mont-Blanc, 43, Bruxelles.  
Louis DELATTRE, rue Beekman, 28, Uccle.  
Jules DESTREE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.  
Auguste DOUTREPONT, rue Fusch, 50, Liège.  
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.  
Georges EEKHOUD, rue du Progrès, 407, Bruxelles.  
Max ELSKAMP, avenue de la Belgique, 138, Anvers.  
Jules FELLER, rue Bidaut, 3, Verviers.  
Ivan GILKIN, rue Véronèse, 73, Bruxelles.  
Valère GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.  
Albert GIRAUD, rue Henri Bergé, 34, Bruxelles.  
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.  
Arnold GOFFIN, avenue Montjoie, 60, Bruxelles.  
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.  
Hubert KRAINS, avenue Emile Max, 68, Bruxelles.  
Maurice MAETERLINCK, villa « les Abeilles », Nice.  
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 109, Rueil (S. et O.).  
Fernand SÉVERIN, boulevard Albert, 120, Gand.  
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.  
Paul SPAAK, rue Jourdan, 84, Bruxelles.  
Hubert STIERNET, 168, Rue Royale Saint-Marie, Bruxelles.  
Emile VAN ARENBERGH, 29, rue de l'Orge, Bruxelles.  
Gustave VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.  
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

### Membres étrangers :

- MM. Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).  
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.  
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).  
M<sup>me</sup> DE NOAILLES, 40, rue Scheffer, Paris.  
MM. Kr. NYROP, 11, Store-Kannikestraede, Copenhague.  
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.  
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4, Strasbourg.  
Brand WHITLOCK.
-



BRUXELLES. PALAIS DES ACADEMIES.  
LIÈGE. H. VAILLANT-CARMANNE, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.